



VIE PARALLELE

Michel REDOTTE

Publication: 2011

Catégorie(s): Fiction, Littérature sentimentale, Voyage temporel

Tag(s): amour sentimental

Pour acheter ce livre au format "papier" :
<http://www.thebookedition.com/vie-parallele-michel-redotte-p-43815.html>

Partie I

1.

- « J'en ai assez de cette journée » s'écria Isabelle en secouant ses boucles blondes de gauche à droite. En une enjambée, elle se dirigea vers le divan où elle attrapa au vol la sangle de son sac à main.

- « Si tu n'es pas capable de comprendre ce que je ressens, je ne vois pas pourquoi je resterais ici une minute de plus... » Et elle sortit aussitôt de l'appartement en claquant la porte derrière elle. Alexandre Beaulieu entendit grincer chacune des marches de l'escalier en bois qu'elle descendait rageusement, puis le silence vint enfin apaiser un peu l'atmosphère.

La ville de Mordange devait son nom, paraît-il, à une ancienne légende qui voulait qu'à l'origine, la région fût tellement désertique et hostile, que personne n'aurait voulu y vivre. « Même un ange y était mort » était le plus ancien des adages connus de la quasi-totalité de ses habitants. Évidemment, les mauvaises langues disaient que ce n'était qu'un jeu de mots facile sur le nom de la ville. Dans la période la plus reculée de son histoire, tous ceux qui avaient essayé de s'y installer avaient dû battre en retraite après quelques mois, voire même après quelques semaines seulement d'efforts désespérés : tout dépendait de la saison au cours de laquelle leur audacieuse tentative avait commencé. Bien sûr, ce n'était qu'une légende, et avec les moyens matériels dont les hommes disposèrent peu à peu au cours des siècles, cette région fut domptée comme presque toutes les autres, et l'homme en avait fait son domaine.

En ce mois d'octobre 2008, l'automne s'était installé à grands pas, avec la volonté, semblait-il, de rappeler à tous les origines de la ville, quand

seule la nature triomphait de ces lieux. Une fois les nuages arrivés, bien décidés à passer l'hiver sans quitter ce coin de ciel, lui donnant cette couleur hostile, il fallait un certain courage pour sortir sans raison. Il n'est pas habituel de traîner dans les rues quand le poids du mauvais temps semble peser à ce point sur les âmes. Chacun se hâte vers un endroit douillet. Pour Alexandre, c'était habituellement un coin de son salon, devant le feu ouvert, là où il retrouvait son bouquin préféré ; ou parfois, selon son humeur, c'était le café « chez Julien », accoudé au bar, à entretenir avec Georges, le barman, n'importe quelle conversation complètement vide qui fait oublier la réalité du monde extérieur. Mais ce soir, la pression du moment lui enlevait toute envie de ses refuges habituels. Il avait besoin de bouger, de secouer cette ambiance maléfique qui embrumait son esprit depuis ce dernier « échange de mots doux » avec Isabelle.

Dehors, il ne pleuvait plus. Par la fenêtre de son appartement du premier étage, Alexandre regardait les quelques flaques d'eau qui reflétaient la lueur pâle des réverbères à peine allumés. Le bruit des hauts talons d'Isabelle qui s'éloignait résonnait étrangement sur les pavés de la rue déserte, amorti par un début de brouillard enveloppant que le soleil ne pourrait plus jamais venir dissiper.

Avec un profond soupir de lassitude, Alexandre prit son manteau accroché derrière la porte, et l'enfila en quittant la pièce. La porte était assez basse, et avec son mètre quatre-vingt cinq, il devait se baisser pour ne pas se cogner en sortant. Les mains enfoncées profondément dans ses poches, il dirigea sans hâte sa mince silhouette vers la sortie de son immeuble. Les murs gris et la pénombre du corridor ne prêtaient guère au romantisme. Ce vieil immeuble de trois étages aux murs de pierre calcaire grise, dans ce quartier de banlieue, était bien pratique, parce que le loyer restait abordable, mais il y avait bien des inconvénients à supporter en compensation. Le plancher craquait tellement que lorsque le locataire du haut rentrait chez lui aux petites heures - il était veilleur de nuit - Alexandre n'avait pas besoin de réveil matin...

Il se sentait d'humeur maussade et renfonça encore un peu plus sa tête entre ses épaules, pour tenter de stopper le frisson qui lui parcourait le dos. Le même matin, il s'était déjà disputé avec Isabelle. Oh, rien de catastrophique, une simple altercation au sujet de l'achat d'une neuvième paire de chaussures. Mais c'était une de ces petites disputes qui ruinent l'ambiance lorsque le temps est à la brume, et que le cœur ne sent aucune raison extérieure de briller. En fait, les chaussures n'étaient qu'un prétexte. Cela faisait déjà plusieurs jours qu'il était énervé par l'attitude de sa compagne. En général, elle était plus détendue, bien que

son caractère n'était pas toujours facile à supporter. « Une vraie soupe au lait » disait toujours Adrien, son frère. Il est vrai que, d'après Isabelle elle-même, ils s'étaient toujours entendu « comme chien et chat », bien que les individus de ces deux races ne se haïssent en général que quand ils ne se connaissent pas. (Et cela peut aussi s'appliquer aux êtres humains...) Mais ces derniers temps, elle semblait exagérément soucieuse et irritable. Il ne parvenait pas à en connaître la raison. Cela le vexait. Comme la plupart des mâles, il aurait voulu tout contrôler, y compris l'humeur de sa compagne. Cela n'était, il se l'avouait, qu'une illusion de macho ! Il avait beau en être conscient et l'admettre, cela n'empêchait pas son estomac de se nouer. En repensant à tout cela, il passait sa main dans ses cheveux noirs, comme chaque fois qu'il était embarrassé.

Pourtant, Alex avait un caractère accommodant. Ce qui l'avait séduit chez Isabelle, c'était son allure. « Un vrai châssis de compétition », disait Raymond, son copain de l'époque du baccalauréat, avec son langage imagé caractéristique. C'était près de cinq ans auparavant ; lors d'une virée entre potes, ils étaient entrés dans un dancing, et cette jolie blonde élancée, aux yeux de braise, avait croisé son regard : cela avait été le coup de foudre ! Pour lui, en tout cas... Raymond assurait aussi qu'ils formaient un couple exceptionnellement beau ! Ils avaient dansé six ou sept fois ensemble, mais elle s'était ensuite éclipsée de la soirée sans dire un mot, laissant Alexandre déçu et plein d'interrogations...

Alexandre la revit quatre ans plus tard, à Barcelone, alors qu'il visitait la « Sagrada Familia », l'église de Gaudi, de style « art nouveau » si étrange (cela dépendait du point de vue...), et dont la construction, toujours en cours à ce jour, a commencé il y a plus de cent ans. Il effectuait un voyage dans le cadre de son stage de fin d'études d'architecture; elle était en vacances avec trois copines et visitait la ville. Il lui rappela leur première rencontre-éclair. Elle resta totalement évasive sur les raisons de son départ-éclair du dancing (« trop fatiguée, pas envie de passer du temps à donner de fausses raisons... »), et lui expliqua qu'elle se trouvait ici pour tenter d'oublier une rupture. Alexandre lui fit une cour effrénée, et elle se laissa séduire. Elle avait l'air un peu désœuvré, et semblait l'avoir « accepté » dans sa vie, plus pour meubler son temps que par amour. Alexandre avait un physique agréable, une allure sportive, et cela avait semblé suffire à Isabelle. Au début, il n'en avait rien vu, évidemment. L'amour n'a rien à voir, mais alors absolument rien, avec la lucidité ! Et ce n'est pas à vingt-quatre ans que le cerveau a la priorité pour les élans du cœur : il avait toujours entendu dire que chez l'homme, cet aspect des rapports humains est géré par le contenu du pantalon avant

tout, et il lui fallait bien admettre que cela avait été le cas avec Isabelle...

Il prit un raccourci par une ruelle sombre et se dirigea vers la zone piétonne. Après avoir traversé le carrefour, il s'arrêta devant « chez Julien ». Le café avait tout ce qu'on peut attendre d'un véritable « pub » : chaude atmosphère intimiste, où le bois régnait en maître, tant dans le mobilier que dans les revêtements muraux ou le bar lui-même. D'anciens cadres immenses en acajou abritaient, soit de vieilles photographies, souvent de bateaux élancés ou de rafiots de pêche, soit de vieilles peintures représentant quelque écossais, bag pipe à la bouche. Une vague odeur de cigarette flottait en permanence, augmentant l'ambiance « refuge d'un autre temps » propre à ce lieu qui avait accueilli une majeure partie de ces mémorables soirées estudiantines, au cours desquelles il venait se distraire en compagnie de ses « potes » quand il avait besoin de booster son moral avant d'affronter une période d'examens. Le patron avait depuis longtemps sympathisé avec les étudiants, qui tous l'appelaient « Georges », de son véritable prénom, familiarité que Georges leur rendait bien, tant il connaissait par cœur tous « ses » habitués, comme il disait.

Alexandre hésita un instant avec la main sur la clenche de la porte d'entrée, puis il se ravisa et continua son chemin ; réflexion faite, il n'était vraiment pas d'humeur à échanger des banalités avec Georges ce soir. Il continua sa route vers le piétonnier du centre ville, situé à près de trois kilomètres de son domicile. Il comptait sur l'air froid et humide pour lui « rafraîchir les idées », ce qui, tout compte fait, ne devait pas être une si mauvaise méthode pour refroidir son cerveau en ébullition... A mesure qu'il s'approchait du centre, les gaz d'échappement du flot des voitures augmentaient, par leur odeur nauséabonde, le malaise des passants. Le début de brouillard n'arrangeait rien : cette atmosphère malodorante semblait vouloir stagner là pour toujours. Il pressa le pas, se dirigeant vers la rue du Bourg, là où les voitures ne pourraient plus nuire à ses poumons. Il longeait les immeubles gris de l'avenue des Termes, de sombres maisons de maître à trois étages, construites au fond de petits jardinets obscurs entourés de hautes grilles sinistres. Cela faisait à peine six mois qu'on avait remplacé dans cette avenue, les anciennes ampoules électriques par des tubes au néon. C'était déjà une nette amélioration, car précédemment, une fois la nuit tombée, l'avenue était vraiment lugubre : une véritable ambiance de film d'horreur ! Malgré ce remplacement, les tubes néons, plongés dans le brouillard, étaient baignés d'un halo de lumière fantomatique. Il eut une soudaine envie urgente de

fuir cette journée où tout l'oppressait: la tension inutile de ses rapports avec Isabelle, le temps humide et froid, en plus de sa vieille Ford qui avait rendu l'âme trois jours auparavant, ce qui l'obligeait à se bouger à pied ou en bus et lui prenait une bonne partie de son temps en déplacements laborieux. Car tout se complique quand on est privé de son carrosse habituel... Besoin d'une aspirine? La pharmacie la plus proche est à vingt minutes à pied, et c'est toujours à cette occasion que la boîte est vide, évidemment !

La bijouterie Montdor, formant le coin de la rue du Bourg et de l'avenue des Termes, avait fait les frais, depuis plus d'un an, d'une horloge de plus d'un mètre de diamètre, qu'elle affichait avec fierté en enseigne, perpendiculairement à l'angle des deux façades. L'heure était ainsi visible de très loin, des deux rues à la fois. L'horloge indiquait vingt heures quinze. Après avoir tourné dans la rue du Bourg, et bien que presque tous les commerces étaient fermés, il se sentit soulagé. C'était une rue dont la totalité des immeubles avaient leur rez-de-chaussée au moins entièrement voué au commerce, mais seuls les cafés et restaurants restaient ouverts à cette heure tardive. Quelques passants apportaient enfin, par leur simple présence, un peu de distraction à son cerveau encombré d'idées noires. Certes, ceux-là hâtaient le pas pour rentrer chez eux avec le désir d'échapper à l'humidité ambiante et au froid qui s'insinuait sournoisement dans les vêtements, mais il avait l'impression de n'être plus isolé au bout de cette désagréable journée. Soudain une chanson vint doucement frapper son oreille : « ... adossé à un chêneliège, pris comme dans les fils d'un piège, je descendais quelques arpèges... » Francis Cabrel décrivait bien son propre état d'âme du moment ! Il se laissa attirer dans la salle du bistrot « Au Petit Bonheur » d'où provenait la mélodie. La vitrine en façade était composée de trois fenêtres ornées de petits vitraux en losanges, de couleur verte, qui donnait à l'immeuble un aspect moyenâgeux. A l'intérieur, le plafond du café était composé de poutres en chêne et la salle était ornée de tables et de banquettes en bois rustique comme on en voit encore parfois dans les fermes ; le tout donnait à l'ensemble un aspect chaud et accueillant. Le côté vieillot ajoutait un certain charme supplémentaire plutôt que de desservir ce genre d'endroit. Alexandre pensait qu'on devait être bien, ici, à laisser passer un peu le temps. Il commanda une bière pression, et décida de s'asseoir, bien décidé à se laisser bercer par toute musique qui parlerait à son âme...

2.

Il devait être près de 23 heures. Assis dans le fond de la petite salle, le plus possible à l'écart des conversations tonitruantes, Alex était tombé sur une vieille revue des années 60, et bien que cela fût pour lui d'une époque qu'il n'avait pas pu connaître, il était ébloui par la performance des Beatles. Ce groupe avait écrit plus de 200 chansons entre 1963 et 1970 ! Bien peu d'artistes peuvent encore en dire autant de nos jours... Il pensa immédiatement que, s'il réussissait à se concentrer sur cette « histoire ancienne », c'est que son état d'esprit commençait à aller un peu mieux. Il pensa juste après que s'il songeait à l'état de son esprit, c'est qu'il n'était pas encore en pleine forme... Il mit toute cette réflexion à propos de l'état de sa matière grise sur le compte de la fatigue, et décida de rentrer : une bonne nuit de sommeil « défragmenterait » probablement avec succès son « disque dur » cérébral ! S'enfouissant à nouveau dans le tissu réconfortant de son manteau avant d'affronter la nuit qui n'avait certainement pas perdu son humidité, il demanda l'addition au barman. C'est alors qu'il se rendit compte que ses poches étaient vides... Son portefeuille était resté sur la commode de l'entrée ! Dans le tourbillon noir qui avait envahi son cerveau au moment de quitter son appartement, l'argent avait été la moindre de ses préoccupations... Très ennuyé, il tenta de parlementer avec le patron, mais que faire ? Il n'était pas un habitué de ce bar. La dernière fois qu'il y était entré datait déjà d'au moins deux années, pour autant qu'il s'en souvienne. Il n'avait sur lui aucune pièce d'identité : le tout, avec l'argent, tenait en un seul package pour lui, dans son portefeuille, et celui-ci se trouvait sur la fameuse commode.

Le patron, un rouquin à la mâchoire carrée, aux cheveux coupés en brosse, et bâti comme une armoire à glace, n'était pas des plus accommodants : il les connaissait, ces jeunes qui s'amusaient, buvaient sans soucis, puis s'éclipsaient sans payer leur dû, en général quand il avait le dos tourné. Une chance inouïe que celui-ci ait demandé la note ! Bien sûr, cela pouvait être une preuve d'honnêteté. Mais s'il faisait confiance, comme cela lui était encore arrivé la semaine précédente, un faux nom et une fausse adresse n'étaient vraiment pas le gage suffisant pour récupérer son dû ! La grivèlerie était trop courante de nos jours. Il ne ferait aucune concession ! Alexandre ne voyait vraiment pas comment s'en sortir... Il pouvait bien téléphoner à Isabelle, mais après la scène de cette fin de journée, comment lui expliquer qu'il comptait sur elle pour venir

régler sa note de bar, à 23 heures passé?... Non, décidément, ce n'était pas vraiment tentant...

La discussion tournait en rond. Comme le patron ne voulait faire aucun effort de compréhension des malheurs d'Alexandre, la situation s'envenimait. Sentant qu'il ne s'en sortirait pas ainsi, celui-ci parvint à convaincre le barman de lui laisser dix minutes de répit pour réfléchir.

- « D'accord, mais n'en profitez pas pour vous échapper! » grommela-t-il. « Je vous ai à l'œil! »

Alexandre retourna sur sa chaise au fond de la salle. "Que vais-je bien pouvoir faire?" se demandait-t-il en regardant ses pieds. C'est à ce moment qu'une voix s'éleva devant lui:

- « Je vous les donne, les 22,64 euros que vous devez. »

Y avait-il donc des anges de la nuit? Il se leva d'un bond sous la surprise. Celle qui avait prononcé ces mots d'une petite voix douce mais ferme, se tenait dressée devant d'Alexandre. Celui-ci la distinguait mal, car une lampe « spot » du bar se trouvait derrière l'inconnue, formant un halo lumineux autour de sa chevelure, éblouissant Alex. C'eut été une apparition qu'elle ne lui aurait pas fait un plus grand effet.

- « C'est très gentil de votre part », s'empessa-t-il de dire, « j'ai vraiment beaucoup de chance d'avoir votre confiance. Avec la bonne volonté de ce monsieur, » dit-il en désignant le barman du menton, « je ne vois vraiment pas comment j'aurais pu rentrer chez moi cette nuit ! »

- « Je me suis trouvée dans la même situation que vous le mois dernier; je sais combien c'est embarrassant. »

Elle avait pivoté et se trouvait maintenant de trois-quarts face à la lumière. Ses yeux bleus malicieux contrastaient fortement avec sa longue chevelure ondulante dont les reflets châtain s'illuminaient d'éclats dorés sous la lumière du spot. Alex la trouva tout à fait sublime :

- « Comment pouvez-vous m'accorder aussi facilement votre confiance, sans me connaître? Et que puis-je faire pour vous remercier? » murmura-t-il d'une voix reconnaissante.

- « C'est peu de chose, en fait. Vous avez une bonne tête, et tant pis pour moi si je me trompe ! » répondit-elle, « ... et il n'y a rien que vous puissiez faire puisque vous n'avez pas d'argent... » ajouta-t-elle en riant.

- « Mais comment vous rembourser? »

- « Il vous suffira de déposer une enveloppe à mon nom dans ce bar, dès que vous le pourrez... » ironisa-t-elle gentiment. « Mon nom est Aurélie Demercier, et j'occupe une chambre au second étage. »

Il avait soudain envie de poursuivre la conversation, attiré comme un aimant par les yeux bleu profond:

- « J'aimerais tout de même vous offrir un verre », commença-t-il.

- « Sur mon compte?... » dit-elle en éclatant cette fois d'un rire franc - elle lui faisait tellement d'effet qu'il en avait oublié l'absence de son portefeuille – « Vous n'êtes pas sérieux, n'est-ce pas? Allons, demain je me lève tôt. Je dois vous laisser à votre soirée. Bonne nuit... » termina-t-elle, une note gaie dans la voix. Sur ces mots, elle fit une pirouette d'un demi-tour et s'éclipsa en passant à côté du bar pour prendre la petite porte qui devait mener aux étages.

Cette fois, il fallait bien qu'Alexandre s'en aille à son tour. Il alla payer sa note, et le patron le regarda d'un air où se mêlaient à la fois la surprise et la suspicion : d'où sortait cet argent ? Avait-il devant lui un pickpocket et l'avait-il volé à un client ? Car si c'était le sien, s'il sortait de ses poches, il n'aurait eu aucune raison de lui faire endurer tout ce cirque un quart d'heure plus tôt ! Puis il se ravisa : au fond, ce n'était pas son problème. Il haussa les épaules en secouant la tête pour chasser tout ça de son esprit, prit l'argent sans un mot, et retourna remplir ses verres.

Alexandre sortit du « Petit Bonheur », et prit le chemin de son appartement. Bizarrement, en longeant les mêmes bâtiments sombres de l'avenue des Termes, il ressentait beaucoup moins le temps froid et humide ; il avait l'âme beaucoup plus légère que quelques heures auparavant...

3.

Le lendemain, Alexandre se rendit au « Cabinet d'architecture Jean Leuriet » au sein duquel il effectuait son stage depuis près de deux ans. Le cabinet se trouvait dans un quartier d'immeubles de bureaux. C'était un bâtiment de trois étages, dans lequel travaillaient une dizaine de personnes. Ce stage était la dernière ligne droite avant de pouvoir s'installer à son propre compte, du moins il l'espérait. Mais les temps étaient difficiles pour les jeunes qui commençaient dans le métier; peut-être devrait-il d'abord songer à une autre possibilité... Son patron était un homme rigoureux, de haute stature, aux cheveux grisonnants. Il était content de la qualité du travail d'Alexandre et de son ingéniosité : il lui avait laissé entrevoir que, s'il continuait dans cette voie, il pourrait peut-être prétendre à une place d'associé dans le Cabinet... Monsieur Leuriet

était un architecte renommé, et il était exigeant avec ses employés. C'était tout à fait normal puisque la qualité du travail du bureau en dépendait. Et Alexandre ne ménageait pas sa peine. Il aimait son travail, et son rêve aurait été de remporter un jour ce fameux « Premier Grand Prix de Rome d'Architecture » qui consacrait le projet de l'architecte le plus talentueux du moment, si ce Prix n'avait pas été supprimé depuis 1967. Il admirait le travail de Daniel Kahane, lauréat de ce dernier Premier Grand Prix, et qui avait été à la base de la réhabilitation de nombreuses parties du Palais du Louvre.

C'était donc une journée de travail comme les autres qui commençait, avec une visite de plusieurs chantiers tout au long de la journée. Ce n'était pas vraiment enthousiasmant, même s'il aimait ce qu'il faisait, car le temps ne se prêtait guère aux balades externes. Il devait se rendre sur les lieux avec la seconde jeep du bureau, qui avait déjà pas mal « d'heures de vol ». Les portières du véhicule tout terrain n'étaient plus vraiment étanches, et il était obligé de conserver sa parka pour rouler. Comme le temps était très loin du beau fixe, les heures de contrôle des travaux exécutés sur le chantier lui semblèrent interminables, bien que toute la journée le vit très occupé. C'était un bâtiment de cinq étages dont le gros œuvre était en voie d'achèvement, et l'absence de portes et fenêtres en faisait un vrai palais des courants d'air. Le froid et l'humidité traversaient sa veste, et la visite de surveillance d'un chantier en construction n'était vraiment pas la plus agréable des occupations du métier. Il lui tardait de voir le soir arriver.

Après son passage au bureau pour mettre à jour ses notes de la journée, il se rendit chez le vendeur local de véhicules d'occasion « Auto A9 » afin d'acheter un nouveau carrosse personnel. Il jeta son dévolu sur une splendide et rutilante Renault, presque sans traces de rouille et d'à peine sept ans d'âge... pour le seul prix qu'il pouvait se permettre ! Mais l'essentiel était qu'elle le conduise là où il devait se rendre, et avec le moins de trahisons possible. Un arrangement fut pris avec le vendeur : celui-ci ferait un entretien avant la remise en circulation, et Alexandre pourrait venir chercher son nouveau « bolide » dès vendredi matin, le temps de clôturer les formalités avec la banque et la compagnie d'assurance.

A cause de son détour chez « Auto A9 » et de son retour en bus, il était près de vingt heures quand il arriva dans son quartier. Il décida de ne pas descendre du bus près de son domicile, mais de poursuivre jusqu'à la rue du Bourg, afin de rembourser Aurélie. Il était pris d'une envie irrésistible, non pas de confier au barman la mission de rendre

l'argent à la jeune fille, mais bien de remettre lui-même son dû en mains propres. Une fois descendu du bus, le cœur léger, il tourna dans la rue du Bourg, et parcourut à grands pas les trois cents mètres qui le séparait encore du « Petit Bonheur », sans même pouvoir dire par la suite si la rue était quasi déserte ou pleine de monde: son esprit voguait déjà dans les reflets dorés des longues boucles brunes...

Il entra dans le café, se dirigea vers le bar, derrière lequel le rouquin bourru qui faisait office de patron, ayant toujours à l'esprit leur « échange de vues » de la veille, le regarda d'un œil peu accueillant.

- « Est-il possible de parler à mademoiselle Demercier s'il vous plaît ? » demanda-t-il de son ton le plus engageant.

- « Il n'y a personne de ce nom ici » répondit son interlocuteur d'un ton sec.

- « Vous ne pouvez pas lui dire que je suis là? » insista Alexandre.

- « Mais puisque je vous dis que je ne connais ici personne de ce nom ! » rétorqua-t-il.

- « Ecoutez, » dit Alexandre, « je sais que je ne vous ai pas fait bonne impression hier, et j'en suis désolé. Mais vous pourriez montrer un peu de bonne volonté. Je vous ai payé mon dû, et je ne vous demande pas grand-chose, juste de parler à mademoiselle Demercier. »

- « Et moi, je vous dis que je ne connais pas de mademoiselle Demercier ! » répéta le patron en élevant la voix, sentant les restes de la moutarde de la veille lui remonter au nez.

« Décidément, » pensa Alexandre, « je n'arriverai à rien avec ce bougre d'obstiné ! » Il était vraiment déçu. Il ne parvenait d'ailleurs pas à s'expliquer pourquoi cette jeune fille exerçait un tel magnétisme sur lui. Il lui avait à peine parlé quatre minutes, dans les circonstances que l'on sait, et la réponse du barman lui faisait l'effet d'une douche froide... Il se raisonna, et se dit que, par ailleurs, il se rendrait sans doute un peu ridicule d'insister davantage pour parler à « son » inconnue...

- « Auriez-vous par hasard une enveloppe dont je puisse me servir ? » demanda-t-il. Le patron prit une enveloppe jaunâtre sous le bar et la lui tendit sans un mot. Avec un profond soupir d'insatisfaction, Alexandre y glissa 25 euros en billets de banque, pris un carton à bière sur une table, et écrivit au verso: « Je vous rends cette somme avec un énorme regret : en m'acquittant de cette dette, je suis privé de toute excuse valable pour vous revoir ensuite... » Et il signa « Alex ». Il scella l'enveloppe, écrivit dessus « pour mademoiselle Demercier », et la remis au patron en le remerciant de bien vouloir la faire remettre à sa destinataire lorsqu'il la verrait.

- « Vous êtes têtue » lui dit celui-ci, « puisque je vous dis que je ne la connais pas. Mais bon, si quelqu'un se présente pour réclamer une enveloppe, je la lui remettrai. » dit-il pour clore la discussion, voyant qu'il n'y aurait pas d'autre issue possible.

- « Ecoutez, » reprit Alexandre, « je suis vraiment étonné que vous prétendiez ne pas connaître quelqu'un qui habite deux étages au-dessus de votre tête. Ca me semble vraiment bizarre, mais peut-être un des employés du café pourra-t-il la lui remettre quand il la verra... »

- « Au-dessus de ma tête? Mais plus personne n'habite dans les étages depuis plus de deux ans ! » s'exclama le patron. « Cette fois, vous exagérez ! » ajouta-t-il, et on voyait son taux d'énervement grimper avec la couleur de son visage.

Cette fois, c'était au tour d'Alexandre d'être surpris:

- « Comment, j'ai vu de mes yeux cette jeune fille passer cette porte hier soir pour monter se coucher ! Votre attitude est plus que de la mauvaise foi ! » dit-il en montrant la petite porte derrière le bar.

- « Cette porte-là ? » dit le patron, « et bien nous allons voir qui se moque de l'autre ».

Il ouvrit la porte d'un geste rapide, et Alexandre écarquilla les yeux: derrière la porte se trouvait un placard d'une trentaine de centimètres de profondeur, rempli d'étagères, sur lesquelles étaient couchées des bouteilles de bières et des ustensiles de ménage, du haut en bas !

- « Je ne m'imaginai pas que vous aviez tellement bu, hier soir, et cela explique bien des choses, » dit le barman en éclatant de rire. « Cela fait plus d'un an et demi que cette porte est transformée en placard; maintenant qu'il n'y a plus personne aux étages, elle a ainsi retrouvé un peu d'utilité. »

Alexandre avait reçu un seau d'eau glacée en pleine figure ! Il restait là, sans un mot, bouche bée ! Il était incapable du moindre geste. Son esprit vacillait. Il avait parlé à Aurélie ! Elle lui avait remis l'argent, sans lequel il n'aurait pas pu sortir du bar ! Et elle avait passé cette porte ! Il n'était pas fou, que diable !

Une femme était attablée près du bar. Elle avait les cheveux gris et semblait une habituée de l'endroit. Elle interpella Alexandre:

- « Je ne sais pas si cela peut vous aider, jeune homme, mais le monsieur du bar ne travaille ici que depuis un an et demi, et il ne peut pas savoir ce que je peux vous apprendre. »

Alexandre, encore étourdi, s'assit sans un mot à côté de la femme et la regarda d'un air hébété.

- « Il y avait bien une jeune fille qui logeait au second étage il y a deux ans. Je ne connaissais pas son nom, mais elle se prénommaît Aurélie. Elle était bien jolie, avec de longs cheveux bouclés auburn. Elle travaillait comme infirmière. Elle n'a pas eu de chance: elle a disparu un jour sans laisser d'adresse, en abandonnant toutes ses affaires dans la chambre qu'elle occupait. Et même ses papiers. Personne n'a jamais plus entendu parler d'elle. Comme elle avait payé sa chambre d'avance pour trois mois, on n'a rien fait la première semaine; ensuite, la police a emmené ses objets personnels pour le cas où elle les réclamerait. »

Alexandre était de plus en plus étourdi. La pièce tournait autour de lui, et il croyait bien défaillir. Il lui fallu plusieurs minutes pour reprendre un minimum de contact avec la réalité. Il se dirigea vers la sortie à pas lents, sans comprendre ce qui lui arrivait, non sans avoir lancé un dernier regard à la petite porte derrière le bar, pensant qu'un miracle allait se produire : elle allait s'ouvrir pour laisser apparaître Aurélie... Il reprit le chemin de son domicile. L'enveloppe au nom d'Aurélie était restée sur le bar. Une énorme vague de tristesse et d'abattement avait envahi son âme...

4.

Le mardi matin, Alexandre se demanda s'il n'avait pas fait un cauchemar. Tout cela semblait tellement irréel... Il se rendit au Cabinet Leuriet, il devait absolument terminer un dossier qui devait partir à l'administration pour recevoir les autorisations nécessaires avant de débiter les travaux. Marjorie, la standardiste du Cabinet, remarqua à son arrivée qu'il n'avait vraiment pas l'air "dans son assiette". C'était un petit bout de femme rondelette, mais énergique et efficace. Elle approchait la trentaine, et elle aurait pu être séduisante si elle prenait un peu plus soin de son apparence, et si elle avait choisi une paire de lunettes un peu moins horribles... Mais il semblait que toute la vie affective de Marjorie était centrée sur son travail et gravitait autour du personnel du Cabinet. C'était un peu sa famille, en quelque sorte... Elle demanda à Alexandre d'un air inquiet :

- « Tout va bien, Alexandre ? Vous avez vraiment une tête à faire peur, ce matin. »

- « Ce n'est pas grave, Marjorie; ces temps-ci, je souffre d'insomnie, et j'ai vraiment très peu dormi cette nuit. » Il s'entendait bien

avec tout le personnel, et il avait sympathisé avec Marjorie, qui montrait ouvertement son attirance pour lui. Il ne la trouvait pas antipathique, mais il y avait quelque chose dans son comportement qui le freinait. Peut-être était-elle trop directe, un peu « sans gêne », et cela lui faisait-il peur au fond de lui-même... D'autre part, il n'avait de pas l'habitude d'étaler sa vie en public, encore moins de partager ses soucis avec tout le monde, et pas plus avec Marjorie. Il sentait bien que parfois, cela aurait pu le soulager de partager ses tracas quotidiens, mais en dehors de l'oreille occasionnelle de Georges, le barman de « chez Julien », il n'avait vraiment aucune envie d'étendre cette expérience à quelqu'un d'autre. C'était un peu comme si Georges était un « professionnel » de l'écoute : après tout, il entrait dans le bar, il payait son verre, et il considérait que l'oreille attentive du barman faisait partie du service, comme le reste. Il était certain qu'une fois la porte de sortie franchie, plus aucune trace de la conversation qu'il venait d'avoir ne le suivrait et n'interférerait avec sa vie. L'absolue absence d'attaches à ce niveau-là, c'est ce qu'il voulait !

Alexandre passa toute sa journée à finaliser le dossier en cours, et eut fini juste à temps pour que l'enveloppe passe au service des expéditions avant qu'il ne soit trop tard. Il était presque dix-huit heures quand il eut l'idée de faire une recherche sur le net au sujet des événements récents. Il s'installa devant son PC, se connecta à Google, et tapa dans la barre de recherches « Aurélie Demercier ». « On ne sait jamais... » pensa-t-il. Il y avait toute une série de réponses possibles fournies par le moteur de recherches. Mais y avait-il une réponse exploitable ? Après quelques minutes à éplucher les liens fournis par Google, ses yeux tombèrent sur une information intéressante. Il s'agissait d'un article paru dans la « net-revue » de l'hôpital Saint Pierre datant de novembre 2006 :

« Etrange disparition dans les services d'urgence de la clinique St. Pierre. Une infirmière, mademoiselle Aurélie Demercier, aurait quitté son service de garde de nuit, le matin du 26 octobre vers 6h00, et n'aurait plus été vue depuis ce jour. Elle avait déclaré dans le service qu'elle était fatiguée et ne pensait qu'à rentrer chez elle pour se mettre au lit, mais il semble qu'elle ne soit jamais arrivée à destination. Le patron de café « au Petit Bonheur », situé dans l'immeuble où loge mademoiselle Demercier certifie ne pas l'avoir vue rentrer. Comme il loge au premier étage, il entend tous les va-et-vient dans le bâtiment, et soutient que mademoiselle Demercier n'est pas rentrée ce matin-là. Après deux semaines d'absence, le patron du café, qui, dit-il, avait jusque là respecté la vie privée de la jeune fille, puisque le loyer était payé, s'est décidé à signaler la disparition au commissariat du quartier. Devant cette état de fait anormal, et étant donné qu'en général, la jeune fille avait à cœur de signaler au barman,

propriétaire de l'immeuble, toute rentrée inhabituelle afin de ne pas l'alerter inutilement, la police locale a forcé la porte du studio qu'elle occupait au second étage de l'immeuble. Tous les effets personnels de la jeune fille semblaient présents, une marmite de soupe se trouvait encore sur la gazinière, et du linge attendait toujours d'être sorti du lave-linge. Tous ces éléments ont conduit la police à démarrer une enquête sur cette disparition, qui n'a jusqu'à présent donné aucun résultat. »

A nouveau, le cerveau d'Alexandre commençait à bouillir. Aurélie aurait bien habité au-dessus du « Petit Bonheur », mais en aurait disparu depuis PRES DE DEUX ANS !... C'était impossible ! Il se sentait complètement déstabilisé et ne savait que penser. Il arriva à la conclusion qu'il pourrait sans doute utilement consulter un médecin, ou même peut-être directement un psychiatre ! La tête basse, il quitta son bureau, et se dirigea vers la sortie. Il était plus de vingt heures, et il était le dernier à quitter le Cabinet. Il ferma la porte principale et se dirigea vers l'arrêt de bus au tournant de la rue.

Quand Alexandre arriva à son appartement, la porte était entrouverte. Le dernier contact avec Isabelle ne laissait rien présager de bon, et Alexandre s'attendait à tout. En entrant dans le living, il fut tout de suite fixé: une valise à moitié pleine était posée sur la table, une autre était déjà fermée et attendait près de la porte... Encore sous le choc des événements de sa soirée, il se dirigea vers la chambre; Isabelle s'appêtait à en sortir avec ses derniers vêtements sous le bras: son armoire était vide.

- « Je suis désolée. J'ai bien réfléchi, et notre relation ne me satisfait plus. Je pense que le mieux est d'en rester là. »

Alexandre l'écoutait sans rien dire. Cela n'eut pas l'air de plaire à Isabelle, qui prit son silence pour de l'indifférence ! Elle s'énervait :

- « A propos de notre discussion d'avant-hier, tu avoueras que tu n'as rien fait pour arranger les choses ! La façon dont tu me comprends est nulle, archinulle ! Tu ne fais JAMAIS attention à moi, et je dois TOUJOURS mendier la moindre chose que je voudrais que tu fasses pour moi ! C'est INADMISSIBLE dans un couple, et je voulais absolument que tu... »

Alexandre parut se réveiller:

- « Il semble bien qu'il soit un peu tard pour étudier le pourquoi nous en sommes là," commença-t-il. "Je vois bien que tu as déjà trouvé la solution à tous les problèmes, puisque tes valises sont faites. Je ne pense pas qu'il soit encore utile de nous étendre sur ces questions. Il est préférable d'en rester là, comme tu dis, plutôt que de démarrer une scène supplémentaire... »

- « Tu vois ? Qu'est-ce que j'avais dit ! Je demande une discussion, et une fois de plus, tu n'es même pas capable de me la donner ! »

- « Isabelle, je suis fatigué. Je voudrais que tout ça s'arrête. Tu sembles déjà avoir décidé de la suite, tiens-toi donc à tes projets. Nous pourrons en reparler plus tard si tu veux, mais aujourd'hui j'ai surtout besoin de tranquillité. »

- « C'est bien ce que je disais ! Tu ne penses qu'à TOI. TA tranquillité. TA petite personne. »

- « Voilà, Isabelle. Tu as entièrement raison, raison sur toute la ligne » dit-il d'une voix lasse. « Je vais t'aider à descendre tes valises, c'est tout ce que je peux encore faire pour toi. »

Et, joignant le geste à la parole, il empoigna la valise près de la porte et entreprit de descendre l'escalier. Le temps qu'Isabelle passerait à boucler l'autre valise, mettrait quelques mètres entre eux qui lui apporteraient un peu de répit.

Une fois arrivé près de l'entrée de l'immeuble, il déposa la valise au bout du couloir et s'adossa contre le mur, les mains dans les poches. A présent, il était pressé que cette histoire se termine. Puisque Isabelle avait pris les devants, tout était dit. Cela faisait pas mal de temps que les choses traînaient entre eux: l'ambiance s'était dégradée depuis des mois, les marques d'affection avaient disparu de part et d'autre. Il ne se souvenait même pas de la dernière fois où ils s'étaient embrassés sur les lèvres, encore moins de celle où ils avaient fait l'amour ! A présent, il aspirait à un grand, un immense CALME. Plus de cris, plus de stress, rien que le silence qu'il meublerait seul avec les pensées et les actes qui lui plairaient ! Un repos bien mérité, lui semblait-il, après la période de batailles perpétuelles de ces derniers mois.

Isabelle arrivait en bas de l'escalier avec sa valise.

- « J'ai appelé un taxi; surtout ne te tracasses pas pour moi ! » lança-t-elle dans une dernière tentative pour le culpabiliser.

Alexandre ne prit même pas la peine de relever le mot ; il prit la seconde valise, sortit sur le pas de la porte, aperçut le taxi qui attendait déjà. Il ne put s'empêcher de lancer :

- « Tu n'as vraiment pas perdu de temps ! Je ne vois pas de quoi on aurait encore pu discuter utilement ! »

Et il s'avança vers le taxi pour passer la valise au chauffeur qui la plaça dans le coffre. Il se retourna juste au moment où Isabelle arrivait avec l'autre valise :

- « Tu ne vas pas mettre longtemps avant de me regretter amèrement ! » lui dit-elle. « Je ne penses pas que tu sois capable d'imaginer ce que tu perds en me perdant ! »

Alexandre ne répondit rien : c'était là, finalement, un excellent résumé de leurs rapports amoureux : Isabelle était persuadée qu'elle était tellement mieux que ce qu'il méritait ! Comment avait-il donc un jour pensé construire quelque chose de durable sur une telle inégalité de valeur ?... Il s'en voulait à présent d'avoir été tellement aveugle pendant si longtemps, à attendre simplement que le temps arrange ce qui n'allait pas entre eux...

Isabelle était montée à l'arrière du taxi qui démarra sans qu'elle jette un regard derrière elle. Tout était dit. La page était tournée...

5.

Après le départ d'Isabelle, Alexandre décida de se rendre « chez Julien » et de noyer son amertume dans l'oreille de Georges, le barman à l'écoute complaisante. Il savait que là, il pouvait dire absolument n'importe quelle connerie, il n'aurait en face de lui qu'un sourire compatissant et un hochement de tête approbateur. C'était la seule vraie liberté du moment dont il avait besoin. Ce n'était pas qu'il ne voulait pas rester seul, non; c'était plutôt qu'après les derniers événements ayant bousculé sa vie, et son sens du réel, sans ménagement, il sentait le besoin incontrôlable de rencontrer des gens souriants et amicaux. Et ce soir, là, maintenant, il n'y avait vraiment que « chez Julien » qu'il pouvait trouver cela au mieux...

Il s'empressa donc de franchir les deux cents mètres qui le séparaient du café et entra dans le sein réconfortant de ce paradis nocturne. Il entreprit donc de passer la soirée entre l'oreille de Georges et une (ou deux) bouteilles de vodka, cette dernière ayant pour principale qualité de se boire par petits verres « cul sec » de façon quasi instinctive, chaque fois que l'âme en éprouvait le besoin, et sans qu'il y ait nécessité de s'interrompre dans l'énoncé d'une phrase en cours... Georges comprit vite que l'état d'âme d'Alexandre nageait dans des eaux bien sombres. Il prévint son client en mal d'écoute que, pour l'occasion, ce n'était pas simplement de la vodka qu'il lui avait servi. Il avait ouvert une bouteille qui dormait dans son comptoir depuis plus de quatre ans, à l'image de certaines bouteilles d'alcool dans les pays d'Asie, où l'on peut voir macérer

des vipères ou autres crapauds... ; elle contenait bien de la vodka, mais additionnée d'un mélange de mandragore et de poivre noir. La mandragore passait autrefois pour avoir des vertus magiques. Elle était connue pour ses caractéristiques hypnotiques et hallucinogènes, « dilatant les pupilles sur un autre monde » disaient certains écrits anciens. D'après la femme qui lui avait conseillé ce mélange, les effets de ce breuvage pouvaient être fort variables d'une personne à l'autre. Il fallait être un individu sensible, réceptif, et dans un état de tension nerveuse justifiant l'application d'un tel traitement, ainsi que de résistance affaiblie par une extrême fatigue, ce qui empêchait les défenses naturelles de l'organisme d'annihiler les effets bienfaisants du breuvage... La femme disait que, ces conditions réunies, le contenu de la bouteille aurait tout pour « booster » le cerveau du plus déprimé des apôtres après la mort du Christ ! Drôle d'idée que de se référer à la Passion pour sortir d'une période noire. Le patron, quant à lui, avouait ne jamais rien avoir ressenti de spécial en ingurgitant cette mixture, en dehors d'une joyeuse euphorie consécutive à l'ingestion de la plupart des boissons alcoolisées. Mais Georges était d'un naturel optimiste et d'humeur égale, et nul doute que son état d'esprit devait rarement correspondre aux conditions requises pour l'application spécifique de ce breuvage. Alexandre, quant à lui, était résolu à tout essayer pourvu que cela l'aide à sortir de sa propre tête...

Il était loin d'être un buveur né. La dernière fois qu'il s'était pris une bonne cuite, c'était pour fêter sa démobilisation, en compagnie de Raymond. C'est d'ailleurs Raymond qui l'avait ramené chez ses parents, sans quoi, il n'est pas certain qu'il se soit endormi dans un lit aux petites heures du matin... Les enzymes de son estomac lui permettaient cependant d'ingurgiter une quantité appréciable d'alcool sans être abattu; d'autre part, la vodka avalée « cul sec » ne rend généralement pas le buveur malade, et Alexandre se sentit plutôt envahi par une douce euphorie. Il avait commencé la seconde bouteille, partageant, il est vrai, plusieurs verres avec Georges, devenu pour un soir son « copain pour la vie », lorsqu'il eu soudain envie de revoir Aurélie. Encouragé par les vapeurs qui se répandaient dans son cerveau, il avait les plus grands projets. Ce n'était tout de même pas cet ours mal léché qui servait de barman au « Petit Bonheur » qui allait l'empêcher de parler à Aurélie ! On allait bien voir ! Sous l'effet de la mixture avalée généreusement au cours des dernières heures, son esprit avait visiblement escamoté la portion de l'histoire qui lui semblait la moins plausible, ou en tout cas semblait avoir éliminé la partie de la réalité qui le dérangeait le plus, et n'avait retenu que celle la plus agréable...

Il prit donc son courage à deux mains et, oubliant que le « Petit Bonheur » était situé à près de deux kilomètres de « chez Julien », il laissa Georges à son bar et s'élança à l'assaut de la rue du Bourg. Géographiquement, le chemin n'était pas difficile: il lui suffisait de suivre l'avenue des Termes sur presque toute sa longueur. Il était près de minuit quand Alexandre prit son envol. Georges, à qui il avait confié son projet et qui avait en vain tenté de l'en dissuader, pensa que personne ne pourrait prédire l'heure de l'atterrissage...

L'avenue des Termes était sombre; les immeubles étaient noirs; et le chemin était aussi long que les immeubles étaient noirs... A cette heure de la nuit, pas un chat ne s'aventurait dans cette rue abandonnée même par les voitures. Les effets de la boisson aidant, elle parut à Alexandre deux fois plus large que le jour. Il voyait vaguement l'horloge de la bijouterie à l'angle de la rue du Bourg au bout de son chemin ; il arriverait bientôt au bout de ses peines. Mais à chaque pas qu'il faisait cependant, le bout de la route semblait s'éloigner d'autant. Qui donc avait placé des semelles de plomb sous ses chaussures? Il avait l'impression que chaque mètre franchi lui demandait un effort surhumain. De plus, le nombre de réverbères avait doublé ! Oui, oui, doublé ! Et parfois ils dansaient! Je vous le jure !...

Alexandre vit une forme sombre s'avancer à sa rencontre. Une immense cape noire semblait recouvrir la tête et flotter jusqu'au sol. Etrangement, il ne vit rien d'autre qu'une bouche souriante aux dents éclatantes de blancheur. En arrivant près de lui, la cape d'ombre s'élargit, comme si elle ouvrait les bras. Et toujours ce sourire ! La dernière chose dont il se souvint, c'est que lorsqu'il toucha l'ombre, elle avait la consistance de l'ouate. Oui, mais de l'ouate noire ! Il se sentait tellement léger qu'il se laissa tomber contre ce mur d'ouate noire. Et toujours ce sourire éclatant ! Il s'enfonça dans l'ouate comme dans un puits sans fond. Puis ses yeux se fermèrent, et il n'était plus là...

6.

Le lendemain matin, vers onze heures, Monsieur Leuriet s'inquiéta vraiment. Ce n'était pas le genre d'Alexandre de s'absenter sans prévenir. Et il y avait déjà deux clients qui avaient contacté le cabinet pour signaler des rendez-vous qu'Alexandre n'avait pas honorés en

cette matinée. Depuis deux ans qu'il fréquentait le cabinet, cela ne lui était jamais arrivé ! Il avait d'abord pensé que, par manque de temps, Alexandre s'était rendu directement aux rendez-vous de clientèle prévus pour ce matin. Difficile à imaginer sans voiture pour se déplacer, mais c'était possible. Les rendez-vous manqués n'iaient à présent cette possibilité. De plus, inutile de penser à un accident de la circulation, Alexandre se déplaçant à pieds ou en bus depuis près d'une semaine. Il avait déjà essayé deux fois de téléphoner à son domicile; la première fois, il s'était dit que si le téléphone ne répondait pas, Alexandre était en route pour se rendre au travail et avait été retardé. Mais à présent, il ne savait que penser.

Il lui fallait prendre des mesures d'urgence pour palier à cette absence, faute de quoi le planning de l'équipe serait déstabilisé. Cela l'ennuyait, mais il chargea donc un autre stagiaire des contacts avec la clientèle délaissée, d'autant plus qu'il n'avait aucune idée de combien de temps il resterait sans nouvelles d'Alexandre.

Le soir de la même journée, Isabelle passait par l'appartement d'Alexandre afin de prendre les derniers objets lui appartenant : elle avait encore deux caisses dans le placard du hall, avec pour la plupart des vestiges de son ancienne vie, datant d'avant Alexandre. Elle en avait « son compte de prises de tête pour plusieurs mois » comme elle l'avait expliqué à Elise, sa meilleure amie. Cette dernière l'avait accompagnée pour lui donner un coup de main pour le transport des cartons. Elles entrèrent dans le corridor du rez-de-chaussée. L'immeuble semblait désert. Il est vrai que la plupart des appartements de cette zone étaient occupés par des noctambules : au second étage logeait un veilleur de nuit qu'ils ne croisaient que rarement dans l'escalier, et qui était sans doute heureux de pouvoir profiter de la quiétude de l'immeuble pendant les journées, ce quartier étant à l'écart de toute circulation. Au rez-de-chaussée habitait un garçon de café qui commençait son service avant dix-huit heures, et ne rentrait que tard dans la nuit.

Arrivée sur le palier d'Alexandre, n'entendant aucun bruit, Isabelle introduisit sa clef dans la serrure et entra avec Elise à sa suite. Rien n'avait bougé depuis son départ : les assiettes et les verres débordaient toujours de l'évier comme ce fameux soir où elle avait décidé qu'elle n'était pas non plus un lave-vaisselle ! Alexandre allait vraisemblablement commencer à la regretter, ce macho ! Et il était probablement déjà en train de la pleurer : cela ne lui ressemblait pas de laisser du bordel dans son appartement ! Habituellement, il était assez ordonné : il disait souvent que cela ne prenait pas plus de temps de ranger au fur et à

mesure, et que l'avantage était d'avoir toujours un cadre de vie agréable. Alors, avec cette optique de vie, pour laisser traîner de la vaisselle sale pendant vingt-quatre heures, il fallait vraiment qu'Isabelle lui ait porté un grand coup ! Elle se senti tout à coup « valorisée » d'avoir malgré tout une telle influence sur le comportement d'Alexandre...

Elise était plutôt surprise de ce discours, car elle avait rencontré le couple en plusieurs occasions, et Alexandre lui avait toujours paru plutôt prévenant avec Isabelle. Pas du tout le macho décrit par son amie ; sans doute la rancœur était-elle pour une bonne part dans un jugement aussi catégorique porté contre Alexandre. Mais il est vrai que cela faisait de nombreux mois qu'elle avait eu ces contacts avec eux, que les gens peuvent changer, et que personne ne peut juger de la vie des autres quand ils sont loin du monde extérieur, dans leur intimité. Pourtant, Alex lui avait paru tellement amoureux d'Isabelle qu'il lui semblait que c'était plutôt son amie qui ne lui paraissait pas très attentionnée avec lui ! Mais Isabelle était son amie, et même sa meilleure amie, et bien loin d'elle l'idée d'émettre ouvertement la moindre opinion sur son comportement dans son couple ! Elle aimait beaucoup Isabelle, mais connaissait trop sa susceptibilité pour se risquer à porter ombrage à leur amitié par des paroles irréfléchies...

Isabelle avait quitté la cuisine pour le living-room. Elle décida que, tout compte fait, même ses photos sur les meubles n'avaient plus rien à voir avec cet appartement. Son propre portrait qui resterait dans ces murs, c'était comme si elle abandonnait un peu d'elle-même à Alexandre, et il n'en était absolument pas question ! Elle entreprit de retirer, des cadres du living-room, les images de leur bonheur passé. Elle était tellement en colère contre l'absence totale d'insistance qu'avait mise Alex à la retenir lors de son départ, qu'elle ne voulait lui laisser aucune trace de ce bonheur à présent révolu. Elle se rendit dans la cuisine où elle s'arma d'une paire de ciseau, et s'empara de la photo prise devant le Palais des Doges, à Venise, lors de leur premier week-end en amoureux. C'était une photo qu'ils avaient encadrée après l'avoir faite agrandir, tellement elle avait été importante à leurs yeux. Les souvenirs détaillés de cette tendre escapade lui remontèrent d'un seul coup à la mémoire, aiguisés sans doute par le stress du moment. Ils avaient profité de la promotion d'une compagnie aérienne « low-cost », et le voyage en avion ne leur avait coûté que les taxes aéroport ! Départ à 6h30 du matin, arrivée à l'aéroport de Treviso une heure trente plus tard, à une trentaine de kilomètres de Venise. Un autocar de la compagnie italienne ACTV les conduisit ensuite en une heure à la piazza Roma, à l'extrême limite de la

zone accessible aux véhicules à roues, après avoir traversé le pont de six kilomètres enjambant la lagune. Ils avaient alors rejoint la place Saint-Marc en « vaporetto », ces véritables « autobus aquatiques » vénitiens ; le trajet sur le « Canal Grande » dura une heure pendant laquelle, ayant eu la chance de s'installer à l'avant, ils purent profiter de la découverte des façades des magnifiques palais vénitiens situés de part et d'autre du Grand Canal. Quand ils débarquèrent, c'était l' « Aqua Alta », une marée haute exceptionnelle qui se produit quelques fois par an, surtout en automne et au printemps ; la mer recouvrait la Piazzetta, la plus petite des deux parties de la place Saint-Marc, de plus de vingt-cinq centimètres d'eau à cet endroit. Les piétons circulaient sur des passerelles en bois aménagées à hauteur des genoux, ce qui leur permettait de traverser au sec. Alexandre avait eu l'idée d'immortaliser cet instant unique pour eux. Après avoir enlevé ses chaussures et retroussé son pantalon à mi-cuisses, il était allé, nu-pieds dans l'eau, déposer l'appareil photo sur le socle blanc d'un réverbère, juste au-dessus du niveau de la mer. « C'est risqué, mais ça vaut le coup » disait-il. En utilisant ce petit appareil à retardateur, il aurait le temps de franchir les quatre mètres d'eau le séparant de la passerelle. Il avait douze secondes pour rejoindre Isabelle avant le déclenchement. Dans sa course contre la montre vers elle, il s'était étalé de tout son long, prenant un bain de mer imprévu qui provoqua bien entendu l'hilarité d'Isabelle. Elle avait tenu malgré tout, dans l'instant, à ce qu'ils posent ensemble : il était complètement trempé, et elle lui donnait un baiser du bout des lèvres, prenant bien soin de ne pas se mouiller elle-même... Ils adoraient cette photo chargée de souvenirs, et Isabelle sentit sa colère diminuer à leur évocation... Mais pour un instant seulement ! La rancœur reprit violemment le dessus, et elle trancha la photo d'un coup de ciseaux brutal, coupant ainsi ce dernier cordon ombilical avec leur amour passé...

- « On s'en va ! » lança-t-elle soudain à l'attention d'Elise. « J'étouffe d'être ici ! » Elles prirent chacune un des cartons du placard et se dirigèrent vers l'escalier. Isabelle avait mis dans le carton qu'elle portait tous les morceaux de photos qui la représentaient. Non, elle ne les lui laisserait pas : il serait capable de les recoller ! Elle jeta sa clef de l'appartement sur la table du salon, signe qu'elle avait à tout jamais abandonné l'idée d'un éventuel retour. Arrivées dans la rue, elles chargèrent les caisses sur le siège arrière de la petite Fiat d'Elise, montèrent dans la voiture et s'éloignèrent de l'immeuble. Il était près de vingt et une heures.

7.

Deux jours plus tard, personne n'avait encore eu de nouvelles d'Alexandre. Le cabinet d'architecte Leuriet avait reçu ce vendredi vers dix heures du matin un coup de téléphone d'un vendeur de voitures d'occasion de chez « Auto A9 », qui demanda qu'on veuille bien signaler à monsieur Alexandre Beaulieu qu'il pouvait venir chercher sa Renault. La secrétaire répondit qu'elle transmettrait le message. Un second coup de fil arriva vers seize heures : le vendeur était surpris de ne pas avoir de nouvelles, vu que monsieur Beaulieu avait insisté lui-même pour que la voiture soit prête le matin même, et que le garage fermait à dix-sept heures pour tout le week-end. Il avait même donné au garagiste le numéro du Cabinet, pour qu'on le prévienne dès que la voiture serait disponible. Marjorie ne put que répondre qu'on ne pouvait joindre monsieur Beaulieu, mais que le message serait transmis dès que possible.

Partie II

1.

Aurélie Demercier était la fille de parents aimants et travailleurs. Elle avait grandi dans ce milieu qui, s'il n'avait pas la chance d'être aisé, portait l'honneur et l'intégrité en première ligne des qualités humaines obligées si on veut être quelqu'un de respectable dans la vie. Son père était employé à l'usine « New Wave Inc. » du zoning industriel à l'extérieur de Mordange, et ses horaires irréguliers ne leur permettaient pas toujours d'avoir des contacts quotidiens. Sa mère était téléphoniste dans la même entreprise, et son emploi du temps, alourdi des tâches ménagères, ne leur laissait que de trop rares moments pour des échanges affectifs très élaborés. Il n'était pas question de faire passer ses petits plaisirs personnels avant le bien-être de la famille. Aurélie avait grandi dans cet esprit et, même adolescente, alors que la plupart de ses copines d'école sortaient le samedi soir « en boîte », elle réservait ce genre d'activité pour une ou l'autre occasion exceptionnelle ; ce n'était pas qu'elle n'aimait pas s'amuser, bien au contraire. Elle était heureuse de vivre et des joies que la vie lui apportait, et elle trouvait son plaisir dans mille et une petites choses de la vie courante qui faisaient son plus grand bonheur. Ainsi, lorsqu'elle avait douze ans, elle aimait se promener dans l'air frais du matin, et le chant des oiseaux qui piaillaient à l'aube au printemps était pour elle un véritable régal. Un jour, elle avait aperçu des hirondelles construisant leur nid sous la corniche du garage de la maison familiale; il lui était arrivé de rester une heure entière à admirer le travail poursuivi par les oiseaux. Elle était fille unique, et n'avait, de ce fait, pas la chance de partager ses joies quotidiennes avec une sœur qui aurait pu être sa complice. Elle s'était faite une amie de Caroline, la petite voisine, de deux années sa cadette, lorsque celle-ci emménagea avec ses parents dans la maison mitoyenne, alors qu'elle venait d'avoir huit ans. Mais Caroline était d'un naturel assez renfermé, et même dans les moments les plus intimes de leur complicité, c'était toujours Aurélie, « la grande », qui devait trouver de nouveaux jeux ; elle avait plutôt l'impression de servir sans cesse de guide à leur duo. Oh, cela ne lui déplaisait pas, car elle avait ainsi trouvé quelqu'un pour partager ses petites et grandes découvertes sur le chemin de la vie, mais il lui manquait tout de même, et elle le sentait très fort certains jours, la joie d'avoir un véritable échange d'égal à égal. Il lui semblait que les choses vraiment très importantes pour elle devaient rester son domaine propre, son amie n'étant pas à même de comprendre au-delà d'un certain niveau de partage, vu leur différence d'âge. Elle avait ainsi un vague sentiment de solitude qui flottait en permanence au sein de son âme, et comme elle n'avait rien connu d'autre, elle avait fini par trouver cela normal et par s'y accoutumer.

Lorsqu'Aurélie arriva dans sa quatorzième année, Caroline tomba malade. Une maladie extrêmement rare, provoquant un vieillissement prématuré des cellules du cerveau. « Neuroserpine » avait laissé échapper un jour le père de Caroline après une communication téléphonique avec le médecin, sur le même ton qu'il aurait annoncé la fin du monde. Les douleurs qu'elle provoquait chez la pauvre Caroline empêchaient de plus en plus tout échange positif et gratifiant entre les deux amies. Régulièrement, elle avait parfois du mal à reconnaître la simple présence d'Aurélie à ses côtés, chose à laquelle celle-ci ne parvenait pas à s'habituer. Toute petite, elle avait connu une tante très âgée qui, autant qu'elle s'en souvienne, ne reconnaissait pas les personnes de sa famille qui lui rendaient visite à l'hôpital; au début, elle avait cru à une très mauvaise blague de la tante, pensant qu'elle jouait la comédie, mais elle ne comprenait pas pourquoi cette comédie se prolongeait autant, alors que personne ne riait... Sa maman lui avait alors expliqué que la tante souffrait d'une maladie appelée « Alzheimer » ou quelque chose comme ça... Elle était complètement désarçonnée à la pensée que son amie, à l'âge de douze ans, pouvait se comporter comme une personne malade aussi âgée que sa vieille tante. Un soir, elle ne put avoir aucune conversation avec Caroline, celle-ci la considérant tout à fait comme une étrangère. Bien qu'elle soit avertie des aspects de la maladie dont souffrait son amie, Aurélie rentra chez elle les yeux pleins de larmes, secouée par les spasmes de sa peine. C'est ce soir-là qu'elle déclara à sa mère qu'elle avait décidé qu'elle serait infirmière. « Parce qu'au moins, elle saurait quoi faire à côté de Caroline », ajouta-t-elle. Aurélie avait, depuis son enfance, montré des goûts simples dans la vie, mais aussi une ténacité à toute épreuve dans ce qu'elle entreprenait. Sa mère comprit que rien ne pourrait plus la faire changer d'avis.

Dix mois exactement après ce soir-là, Caroline dut être admise dans un établissement spécialisé, car les soins attentifs de ses parents ne suffisaient plus à assurer sa sécurité ; une présence permanente était requise à ses côtés. Cet établissement était situé à plus de cent kilomètres de Mordange. Aurélie comprit que, désormais, elle ne verrait plus son amie que lors de rares visites à l'établissement. Bien que les liens qui les attachaient, Caroline et elle, depuis tant d'années, s'exprimaient de plus en plus difficilement à mesure que la maladie de Caroline diminuait leurs possibilités de communiquer normalement, elle ressentit cette séparation comme l'arrachement d'une partie de son être, et eu un mal immense à surmonter sa peine ; elle réussit juste, à grand mal, à la ranger suffisamment profondément en elle-même pour continuer à espérer, et à croire

malgré tout en la beauté des choses que la vie avait à offrir. A la suite de cet évènement douloureux, sa détermination à devenir infirmière n'en fut que plus ancrée au fond d'elle-même.

Lorsqu'elle eut dix-huit ans, elle s'inscrivit à l'école de nursing de la ville, où tant ses professeurs que ses maîtres de stage s'accordèrent à reconnaître son intelligente minutie et sa persévérance dans les soins apportés aux malades qui lui étaient confiés. Son nom fut bientôt évocateur, dans toute l'école de nursing, de sa patience dans la dispense des soins, de son sang-froid et de sa clairvoyance quant il s'agissait de réagir à une situation critique. Toutes ces qualités lui apportèrent, lorsqu'elle eût brillamment réussi son examen final, après trois années qu'elle ne vit pas passer tant elle aimait ses études, une offre d'emploi au service des urgences de l'hôpital Saint-Pierre, le plus important de Mordange et des environs. Elle pourrait être d'une aide précieuse aux médecins urgentistes dans les situations de crise qui, si elles n'étaient pas courantes, pouvaient survenir à n'importe quel moment. Elle accepta avec engouement un poste dans lequel elle pourrait apporter un maximum de réconfort aux personnes que l'on confierait à ses soins. C'est ainsi qu'elle chercha à se loger le plus près possible de l'hôpital, afin, avait-elle dit à sa mère, d'être toujours disponible en cas de besoin sans qu'on doive attendre trop longtemps après elle. Un tel dévouement faisant la fierté de ses parents, et son père bénit le ciel de lui avoir donné une fille ayant un tel sens des responsabilités et montrant un sens du devoir exemplaire dans son métier. Elle trouva une chambre libre, au second étage d'un café de la principale artère commerçante de la ville, à un quart d'heure à peine à pied de son lieu de travail. Bien sûr, elle avait un peu craint pour sa tranquillité, mais, après une visite des lieux pendant les heures « musicales » du « Petit Bonheur », elle s'aperçut avec plaisir que les nuisances sonores n'atteignaient pas vraiment le second étage ; ce café n'était pas une discothèque, après tout. Ce quartier de la ville était loin d'être malfamé et de voir se dérouler des bagarres, d'après les affirmations du barman lui-même, qui était propriétaire de l'immeuble, et donc de la chambre qu'elle allait y occuper. Aurélie fut, de plus, agréablement surprise de voir que son logement avait des dimensions très convenables, et que le loyer demandé ne grèverait pas trop lourdement son budget de jeune travailleuse. Elle accepta donc sur le champ de signer le bail, tandis que le patron était ravi de voir cette radieuse jeune fille, d'apparence aussi bien élevée, occuper cette partie du bâtiment. Moins de deux semaines après l'obtention de son diplôme, elle entra donc en fonction dans le service

du Docteur Pierre Vanhove, chef des services médicaux à l'hôpital Saint-Pierre. On était à la mi-juillet de l'année 2006.

2.

Le premier jour de son arrivée dans le service, à huit heures du matin, Aurélie eut à peine le temps de se présenter à l'accueil. Les sirènes tonitrueuses de plusieurs ambulances annonçaient l'approche des suites d'une catastrophe. On lui expliqua plus tard que le chauffeur d'un car scolaire qui faisait sa tournée de ramassage matinale, avait été surpris par un jeune qui roulait à toute allure en sens inverse, mordant la moitié de la bande de roulement du bus. Dans une tentative désespérée pour éviter la petite Renault 5 rouge qu'il voyait déjà écrasée, le chauffeur du car braqua pour rouler dans l'accotement. Malheureusement, sa roue avant droite se retrouva dans le vide, et tout le car versa dans le fossé en contrebas, profond de plus de deux mètres. La vitesse n'était pas élevée, mais le bus s'était retrouvé sur le toit, et le choc avait eu de graves conséquences pour les occupants assis à l'avant. Les services de secours s'étaient partagé l'acheminement des blessés vers les trois hôpitaux de la région. On dénombrait, outre les blessés légers, une quinzaine d'enfants très gravement atteints, dont six étaient dirigés vers Saint-Pierre. Les ambulanciers étaient éclaboussés du sang des jeunes victimes, dont une seule semblait encore consciente. Ils fonçaient littéralement dans le hall d'accueil en criant leurs appels à destination du personnel des urgences, afin d'effectuer au mieux une répartition des victimes dans le service :

- « Fractures des deux jambes et d'un bras pour celui-ci. Aucune blessure critique apparente. C'est sans doute le moins atteint, » lança le premier ambulancier « Laissez passer les autres »...

- « Ici, fracture du crâne, et lésions probables des cervicales. Je crains pour sa vie. Une place en salle d'op, vite » lança un des accompagnants du second chariot.

Aurélie se plaça à côté du chariot. Son cœur battait à plus de cent vingt. Elle était plongée en plein drame, à peine arrivée dans le service.

Elle ne prit même pas le temps d'enfiler une blouse : il y avait plus urgent. Elle s'intégra immédiatement dans l'équipe en prenant le relais de l'ambulancier en pleine course derrière le chariot, dirigeant celui-ci vers la salle désignée par le médecin, et faisant ainsi une entrée des plus actives dans son nouveau milieu de travail. Elle se donna de la sorte toute la journée ; le service était vraiment débordé par cet évènement. Ce n'est qu'en tout début de soirée qu'un peu de calme revint : les victimes du crash avaient tous reçu les premiers soins urgents et étaient dirigés vers le service le plus approprié.

Le lendemain, en arrivant aux urgences, Aurélie fut convoquée dans le bureau du docteur Vanhove, qui se trouvait au deuxième étage de l'hôpital. Le médecin l'accueillit avec un sourire chaleureux. C'était un homme d'une quarantaine d'année, de haute taille, quoiqu'un peu courbé, et ses cheveux bruns étaient déjà très grisonnant par endroits. Ses yeux gris vous transperçaient jusqu'à l'âme. Aurélie sentit un léger frisson lui parcourir le dos, sans pouvoir s'expliquer pourquoi, mais répondit naturellement par un sourire à l'accueil de son patron.

- « Asseyez-vous donc, mademoiselle Demercier, bienvenue dans le service. » lui dit-il. « Vous vous êtes déjà distinguée hier, d'après ce qu'on m'a dit. Cela confirme tout à fait ce que ce rapport de stage mentionnait à votre sujet » ajouta-t-il en reposant devant lui un dossier qui devait venir du service du personnel. « Des propos très flatteurs. Je pense que nous allons faire du bon travail ensemble. »

- « Je vous remercie, Docteur, je ferai mon possible. »

- « De plus, je vous trouve vraiment très jolie ; j'espère que nous pourrions collaborer très étroitement... » Il ponctua cette phrase d'un clin d'œil. Ses paroles atteignirent Aurélie comme une piqûre... Cela lui semblait un peu rapide tout de même comme familiarité ! A moins qu'elle ne soit paranoïaque ? C'était un compliment, mais enfin : elle n'avait jamais vu le médecin-chef une seule fois pendant son stage d'étudiante, et c'était l'interne de service qui avait rempli le rapport d'évaluation final. Pour une première rencontre, le moins qu'on puisse dire est qu'il était direct ! Elle se sentit rougir de la tête aux pieds. Et comme elle avait eu une appréhension inexplicable dès le premier regard du médecin, elle se sentait vraiment mal à l'aise. Elle regarda ses mains posées sur ses genoux, sans mot dire, en attendant la suite...

- « Vous êtes gênée ? » demanda-t-il « J'aurais bien cru que, vu le métier que vous avez choisi, vous n'étiez pas aussi timide en face des hommes... »

Cette fois, il lui faisait vraiment une allusion directe. Se moquait-il d'elle, cherchait-il à la déstabiliser ?

- « J'ai choisi ce métier pour soigner les malades, cela me semblait une raison suffisante... » répondit-elle d'une voix hésitante, impressionnée par l'attitude du patron, malgré l'embarras dans lequel il la mettait. C'était la première fois qu'Aurélie se trouvait dans une situation où elle sentait confusément qu'elle devait dresser des barrières autour d'elle si elle voulait sauvegarder... mais sauvegarder quoi, bon dieu ? Il l'intimidait, d'accord, mais c'était un homme, après tout. Son supérieur, un patron qui aimait peut-être tester la personnalité de ses employés, pour voir à qui il avait affaire. Il n'avait peut-être rien fait d'autre que la taquiner, après tout, et elle avait sans doute bien tort d'être ainsi sur ses gardes. Il allait falloir vivre dans ce milieu ; c'était son deuxième jour de travail, et elle devait s'intégrer. Elle le regarda en s'efforçant de sourire.

- « Voilà qui est bien mieux » dit-il « Je sens qu'on va pouvoir s'entendre. Allez donc faire connaissance avec vos collègues, vous n'avez pas eu beaucoup de temps pour cela hier. Je vous appellerai dès que j'aurai du nouveau pour vous. » Et il ajouta : « J'ai l'impression que vous êtes le nouveau soleil de ma clinique ! » Comme il y allait ! Un homme de son statut, lançant d'emblée des phrases aussi directes, elle ne savait que penser. Était-ce de la simple sympathie, exprimée avec un peu trop de zèle, ou était-ce l'expression d'une nature trop expansive, peu maîtrisée ? Vraiment, elle ne savait pas, mais en tout cas, elle se sentait vraiment très embarrassée ! Il faudrait tout de même qu'elle essaie d'éviter au maximum les contacts directs avec le patron, ce qui allait être plutôt difficile, ou en tout cas qu'elle essaie que ces contacts soient publics, derrière le rempart protecteur des collègues. C'était son instinct qui lui dictait cette attitude, et elle ne savait pas donner une réelle justification à l'appréhension ressentie. Elle se leva, murmura un « Merci Docteur », ne sachant que dire d'autre, et se dirigea vers la porte, encore plus rouge que tout à l'heure...

Son activité de la journée reprit vite le dessus sur ses émotions, et, dans la mêlée, elle ne songea plus à son chef, non sans avoir décidé au préalable que, dès qu'elle aurait un contact suffisant avec une collègue, elle lui parlerait de tout ceci pour éclairer ses impressions personnelles d'une lumière plus correcte. Elle en eut l'occasion trois jours plus tard lors d'une pause-café. Aurélie avait sympathisé d'emblée avec Christine, une grande et énergique fille brune au sourire éclatant et à la carrure légèrement masculine, ce qui la rendait doublement efficace aux urgences quand il s'agissait de déplacer les blessés pour les faire passer de la

civière sur le lit d'hôpital. Agée de trente-cinq ans, elle avait intégré les lieux depuis plus de dix années, et connaissait tous les rouages du service. C'était « la » personne de référence sur laquelle on pouvait compter en toutes circonstances. Comme cela arrive souvent dans les moments de détente, la conversation était lancée sur des sujets légers et décontractants, et l'on en vint naturellement à parler des hommes en général, et de ceux de l'entourage du personnel en particulier. Aurélie en profita pour parler du sujet qu'elle avait gardé en réserve :

- « Et qu'y a-t-il d'intéressant à savoir au sujet de notre patron, le docteur Vanhove, Christine ? »

- « Et bien, il n'y a pas trop à en dire, en fait. D'abord, il est tout à fait strict quant au respect de la déontologie dans le service, ce qui est normal. Ensuite, il pardonne difficilement les erreurs professionnelles, ce qui semble aussi indispensable et lui vaut sans doute en grande partie d'être le patron du service. Et enfin, le fait est qu'il est marié et que son épouse détient la fortune du couple par héritage de son père, ce qui est assez courant dans les couples aisés ; mais cette union ne semble pas des plus heureuses, et il faut savoir qu'il est vraiment peu farouche, et qu'il a entre autres objectifs, outre la qualité de son travail, de mettre dans son lit toutes les « filles fraîches » à sa portée, comme il le dit lui-même. Il considère cela comme une sorte de sport qui permet au personnel de se relaxer du travail quotidien, et il fait de cette doctrine sa profession de foi... Evidemment, il ne trouve pas toujours des adeptes féminines pour partager sa conception de la « communion »...

- « C'est bien ce qui m'a semblé » dit Aurélie. Et elle rapporta à sa nouvelle copine le déroulement de sa première rencontre avec son patron, telle qu'elle l'avait vécue.

- « Et bien dit donc » commenta Christine « Je le savais entreprenant, mais aussi vite dès la première entrevue, tu dois lui avoir vraiment tapé dans l'œil!... »

- « Je ne peux pas dire que ça m'arrange vraiment ! » répondit Aurélie. « Je ne tiens pas du tout à mélanger vies professionnelle et personnelle dans ce domaine. D'autant plus qu'un homme marié ne m'intéresse absolument pas, et que d'autre part, quelque chose d'indéfinissable me déplaît chez lui. Je n'ai vraiment aucune envie de lui servir de gibier potentiel. »

- « Alors, il te faudra être fine pour déjouer ses tentatives d'approche, » dit Christine. « Il y a un an à peine, il avait pris en chasse une nouvelle urgentiste médecin, et celle-ci n'a retrouvé la tranquillité

qu'en démissionnant et en trouvant un emploi à l'extérieur de l'hôpital... »

- « C'est à ce point-là ? J'espère ne pas être dans ce cas. Ce ne serait vraiment pas de chance. Je commence déjà à adorer mon boulot ici, et je n'ai vraiment pas envie de changer d'emploi pour ce genre de raison. On va bien voir, peut-être qu'après l'entretien du premier jour, il n'aura plus trop envie de m'approcher... »

- « Je te le souhaite, puisque c'est ce que tu voudrais. Mêler amour et travail conduit bien souvent à la catastrophe, surtout si la relation n'est pas claire... Mais opposer un refus à ce type de mec a bien souvent l'effet contraire de celui espéré : il a en général pour conséquence de « booster » son envie de conquête... On verra bien, n'hésite pas à m'en parler si tu le désires. En attendant, retournons au boulot, j'ai les pansements du petit de la chambre 3 à refaire. »

Et Aurélie reprit elle aussi ses soins, non sans un poids sur l'estomac avec l'intuition que son travail ici ne serait peut-être pas toujours de tout repos, et cela indépendamment du service aux malades...

A la fin de sa première semaine au service des urgences, Aurélie fut appelée dans le bureau du patron. Elle terminait son service à 18h00 ce vendredi, et il était 17h30. Elle s'y rendit donc avec une certaine appréhension. Le docteur Vanhove était plongé dans ses dossiers :

- « Mais asseyez-vous donc, Aurélie » lui dit-il. Déjà terminé le « mademoiselle Demercier » du premier jour, et sans préavis ! Le médecin continuait : « Je n'ai que de bons échos au sujet de votre travail, et je vous en félicite. Continuez de la sorte, et nous ne pourrons bientôt plus nous passer de vous ! » Aurélie était flattée d'être déjà appréciée à ce point dans le service.

- « Je vous remercie, je fais de mon mieux, docteur » répondit-elle.

- « Je suis bien d'accord. » dit le médecin. « Nous sommes vendredi, et je vous propose de discuter de tout ceci plus amplement, nous ferons ainsi davantage connaissance. Je suppose que vous n'avez rien de prévu ce soir et qu'un petit repas en tête à tête ne vous poserait pas de problème ? »

Nous y voilà ! Le sang d'Aurélie ne fit qu'un tour. Déjà une proposition de sortie. Elle était vraiment embarrassée.

- « Je suis désolée, docteur, mais ce soir mes parents m'attendent ; ils veulent à tout prix un compte-rendu verbal de ma première semaine de travail, et le désir qu'ils ont de partager la nouvelle vie de leur fille est bien compréhensible, ne trouvez-vous pas ?... »

- « Cette visite ne peut pas attendre demain ? » rétorqua le médecin « Il ne s'agira que d'une petite sortie, vous savez. » Aurélie était vraiment ennuyée. Son patron insistait lourdement ! Ses parents comptaient sur sa présence ce soir, mais en plus, elle n'avait nullement envie d'un tête-à-tête avec son patron, quelles qu'en soient les raisons. D'autre part, elle avait l'impression d'être en très mauvaise position pour lui opposer un refus catégorique.

- « Vraiment, docteur, je n'en ai pas la possibilité ce soir. Je vous serais reconnaissante de me laisser rentrer. Je vous remercie de votre invitation, mais je ne peux pas accepter, j'espère que vous me comprendrez. » Visiblement, le docteur Vanhove était contrarié par cette attitude d'Aurélie :

- « Vous savez, je n'invite pas n'importe qui. Enfin, ce n'est que partie remise. Nous en reparlerons une autre fois. » Il sembla en prendre son parti et retrouva un sourire pour ajouter « Je vais donc laisser mon soleil se reposer ce week-end ! »

« Ouf » pensa Aurélie « Sauvée pour cette fois. » Mais décidément, le médecin était vraiment très entreprenant avec elle, et cela ne présageait rien de bon à ses yeux pour l'avenir.

Au cours des mois qui suivirent, Aurélie s'évertua à déjouer tous les pièges que le docteur Vanhove mettait sur son chemin. Son attitude avait changé. Il ne la tutoyait pas encore, mais il semblait la considérer vraiment comme un objet de « son » service et se faisait de plus en plus pressant. Il l'avait plusieurs fois convoquée dans son bureau pour des motifs plutôt futiles, et à chaque occasion, il tentait une approche douteuse, répétait ses invitations à sortir un soir de week-end, faisait des allusions de plus en plus insistantes et de moins en moins dissimulées aux formes d'Aurélie qui, disait-il, le menaient « tout droit vers la folie ». Il s'arrangeait toujours pour que ces entretiens se passent sans témoins. Aurélie était heureuse de voir que, une fois la porte du bureau fermée, bien qu'elle soit seule à entendre les mots que le médecin lui adressait, la moitié des parois du bureau était vitrée et l'intérieur en était donc visible du corridor, ce qui lui procurait un certain sentiment de protection. Mais elle était souvent au bord de la panique. Ces derniers temps, elle restait sur le pas de la porte du bureau, une main sur la poignée, tant elle craignait qu'il passât à l'acte en se jetant sur elle, ou quelque chose de similaire. Un jour, le service d'Aurélie terminé, ils s'étaient trouvés ensemble dans l'ascenseur. Dès la fermeture des portes, après avoir lancé un « enfin seuls » ironique, il s'était franchement approché d'elle ; elle avait

senti le souffle du médecin s'accélérer tandis que de sa main droite, il frôlait la cuisse gauche d'Aurélie. Elle vit avec effroi la main gauche du médecin s'avancer vers le bouton rouge « arrêt d'urgence ». Mais le docteur avait eu cette idée une seconde trop tard : l'ascenseur s'était arrêté un étage plus bas, et une collègue était montée, procurant à Aurélie la joie d'une délivrance inespérée. Elle avait bien cru y passer, cette fois. Depuis ce jour, elle prenait l'escalier, non sans avoir vérifié que le docteur Vanhove ne la voyait pas se diriger vers cette issue.

Au cours du mois d'octobre, le médecin fit à Aurélie des avances de plus en plus directes. A chaque fois, celle-ci trouvait une astuce pour éconduire son patron, mais la situation devenait de plus en plus tendue. Un stress croissant habitait Aurélie ; un moment, elle pensa qu'en acceptant un rendez-vous, elle pourrait avoir une franche explication et remettre les choses en ordre. Mais son instinct tirait la sonnette d'alarme. Elle comprenait que si elle céda à un premier rendez-vous, revenir en arrière par la suite serait quasiment impossible au vu de la situation hiérarchique existant entre elle et le médecin. Si réellement il n'avait qu'un but en tête, ce n'est pas une discussion assis en tête à tête qui réglerait le problème. Ce serait vraiment comme mettre une souris devant la gueule d'un chat, en tentant de lui faire comprendre pourquoi il ne pouvait pas la croquer... A toutes les attitudes du docteur, elle avait compris que ses propres opinions et ses aspirations intimes n'entraient vraiment en aucune façon dans les considérations du docteur Vanhove et dans les décisions qu'il prenait à son sujet, et que ce serait vraiment naïf d'encore imaginer autre chose.

Un jour, lors d'une entrevue supplémentaire, le docteur Vanhove annonça à Aurélie que, suite à la maladie d'un membre du personnel de nuit, elle devrait participer au service de garde nocturne, entre 21h et 6h du matin. Cela n'était pas prévu initialement dans le contrat d'Aurélie ; cet hôpital possédait une équipe qui fonctionnait uniquement la nuit. Elle exprima sa surprise, ce à quoi le médecin répondit qu'il avait estimé que c'était la seule décision qu'il lui était possible de prendre pour sortir le service d'un mauvais pas. Il ajouta que si elle voulait vraiment en discuter, il était tout disposé à écouter son point de vue devant un verre de bon vin le soir même... A la suite de ces propos, Aurélie tourna les talons et sortit du bureau sans ajouter un mot. Elle comprit qu'elle ne pouvait qu'accepter ce changement d'horaire. Celui-ci commencerait dès le lundi suivant.

Avant de quitter l'hôpital, elle chercha Christine dans le service et l'appela à part dans le local de maintenance :

- « Le patron vient de me signifier que je commençais le service de nuit dès lundi. » lui dit-elle d'une voix empreinte d'une vive déception.

- « Ca alors ! » répondit Christine. « Il n'a jamais fait ça auparavant ! Il pouvait demander une infirmière du premier étage en renfort : elles ne demandent pas mieux, étant donné le supplément de salaire pour un horaire de nuit. Il semblerait bien qu'il ait une idée derrière la tête... »

- « Tu ne me rassures pas, » dit Aurélie « J'ai peur d'être obligée d'être plus ferme, avec des conséquences imprévisibles... Ce n'est vraiment pas enthousiasmant, tout ça. »

- « Dommage que ce ne soit pas ton type, ça serait parti sur les chapeaux de roue !... » ironisa Christine. « Excuse-moi, » ajouta-t-elle devant la mine déconfite et le regard réprobateur que lui lança Aurélie, « c'était vraiment du très mauvais humour ! Je suis désolée. »

- « Ce n'est pas grave, je suppose que la moitié du personnel aura des pensées similaires au fond de sa tête en apprenant cette histoire » dit Aurélie d'un ton amer.

- « Je regrette, vraiment ! » ajouta encore Christine, l'air sincèrement navré « J'espère que tu ne vas pas me classer dans cette catégorie de personnes... »

- « Non, j'ai bien compris qu'il s'agissait d'une boutade, rassures-toi. Mais je suis sûre que c'est réellement la façon de penser de bien des gens... » répondit Aurélie.

- « Je te comprends, ma pauvre. J'espère que tout ira bien. Moi, je n'ai jamais eu ces problèmes-là : je ne suis sûrement pas son type... ou alors plus assez fraîche pour lui, va t'en savoir ! » dit Christine avec une pointe d'ironie désabusée dans la voix. « Par ailleurs, je ne suis pas sûre que sa femme apprécierait beaucoup sa façon d'être. Mais comme on ne l'a jamais vue à l'hôpital, on ne peut pas estimer le type de réaction qu'elle aurait... Peut-être s'agit-il d'un mariage d'affaire, après tout, et peut-être qu'elle se fiche complètement du comportement de son mari avec les autres femmes, du moment que le fric rentre... »

- « Je n'en sais rien ; mais s'il tente quelque chose, en tout cas, je ne suis pas disposée à me laisser faire. Mais je serais vraiment déçue et même désespérée de devoir quitter l'hôpital à cause d'un motif pareil ! Ce serait trop injuste ! »

- « Tu as raison, » répliqua Christine « Qu'il ait le pouvoir et en profite de cette manière, ce n'est pas admissible, même si c'est courant. Je suppose que la majorité de ses conquêtes potentielles finit par céder,

mais on ne connaît que celles qui ont eu le courage de résister ; les autres ne se vantent pas, tu t'en doutes ! »

- « Je vais commencer le service lundi comme on me le demande, et je serai irréprochable dans le boulot. On verra bien comment cela tournera. Bon week-end à toi. » dit Aurélie.

- « C'est la seule chose à faire, tu a raison. A bientôt, et bon courage. » conclut Christine.

Le lundi suivant, Aurélie se dirigeait vers les urgences. Sauf accident ou épidémie, il y avait en principe très peu d'activité la nuit, en dehors de veiller bien sûr aux soins des patients arrivés le jour même, et qui n'avaient pas encore été transférés vers un autre service. Mais même ces patients, une fois les soins reçus, étaient plus calmes et enclins à somnoler sous les sédatifs. L'équipe de nuit se composait en général de deux infirmières et d'un médecin. Aurélie était prête pour son service, bien qu'elle n'appréciait vraiment pas de vivre la nuit et de devoir dormir la journée pour récupérer. Elle faisait contre mauvaise fortune, bon cœur. Elle devait en passer par là ? Et bien elle ferait ce qu'on attendait d'elle. Elle regrettait aussi de se sentir beaucoup moins utile que dans un service de jour ; la nuit, l'hôpital tournait évidemment au ralenti, et elle avait peur d'avoir un sentiment trop aigu de temps perdu...

3.

Le petit matin se levait. Alexandre se trouvait allongé sur le trottoir, à une vingtaine de mètres à peine de la rue du Bourg. Il regarda tout autour de lui, mais il devait être très tôt, vu qu'il n'y avait encore aucune circulation. Il s'accrocha péniblement à la barrière de la maison voisine, et se remit sur ses pieds. Une vrille lui traversait les tempes, et un bourdonnement grondait dans sa tête. Nul doute qu'il tenait là une solide gueule de bois ! Une fois debout, il ne se souvenait pas de grand-chose de ce qui s'était passé les jours précédents. La seule chose certaine, était qu'il voulait absolument se rendre à un café « au Petit Bonheur », situé à trois cents mètres de l'endroit où il se trouvait, afin d'y rencontrer Aurélie, qui lui avait avancé l'argent nécessaire pour régler sa note l'autre soir.

La première chose qui le frappa, c'était l'éclairage de la rue : une faible lumière jaunâtre qui perçait l'obscurité avec peine, difficulté augmentée, il est vrai, par la présence du brouillard. Il remarqua que les réverbères n'étaient pas munis de tubes néons, mais bien d'ampoules

électriques à incandescence. Était-il possible qu'il n'ait jamais remarqué que la totalité de l'avenue des Termes ne fût pas munie de tubes néons ? Cela lui semblait anormal. Il arriva au coin de la rue du Bourg et il fut surpris de voir qu'aucune horloge n'était plus accrochée à l'angle des deux façades. Au lieu de cela, ils avaient remis l'ancienne pancarte « Bijouterie Montdor », qui existait depuis plusieurs années. Étrange tout de même ! Il se pouvait que l'horloge ait eu besoin de réparation, mais de là à remettre le panneau publicitaire vétuste, dont la peinture s'écaillait, à la place de l'horloge, cela semblait pour le moins bizarre. De plus, cette horloge était placée là depuis à peine dix-huit mois : elle tombait déjà en panne ? C'était possible, mais peu crédible. Et pourquoi donc Alexandre se posait-il toutes ses questions à propos d'une horloge ? Sa tête n'allait vraiment pas bien ce matin ! En entrant dans la rue du Bourg, il remarqua aussi que le cordonnier avait portes et volets clos par des panneaux de bois, fixés par des boulons. Or l'échoppe du cordonnier, décédé il y a plus de deux ans, était vendue depuis six mois par ses héritiers, à un jeune italien qui avait ouvert une petite Pizzeria. Il lui semblait, sans en être certain, que ce garçon avait rafraîchi la façade, mais s'agissait-il bien de cet immeuble ? Sa tête cognait tellement fort qu'il n'osait pas le jurer. Décidément, sa mémoire lui faisait défaut : il doutait de tout ce qu'il croyait connaître, ce matin.

Il trouva le café « au Petit Bonheur » portes closes. Évidemment, à cette heure de la matinée ! Instinctivement, il leva les yeux vers les étages. De la lumière ! De la lumière au premier étage, alors que le patron du bar lui avait affirmé que les étages étaient vides d'occupant ! Décidément, le patron s'était bien moqué de lui ! Mais comment expliquer le placard derrière le bar ? Impossible de rien savoir tant que le bar n'était pas ouvert, donc pas avant midi. Que se passait-il donc dans sa tête ? Trop de choses ne « collaient » plus à sa réalité, celle de la veille en tout cas ! Tout allait de travers, plus rien n'était logique. Il avait l'impression que les événements tournaient comme s'il était sur un manège, et qu'après chaque tour, la scène avait changé jusque dans les décors...

Il décida de rentrer à son appartement. Il lui fallait absolument cette sacrée aspirine contre cette foutue migraine. Tous les magasins étaient encore fermés. Il n'avait pas sa montre, aucun passant pour demander l'heure, et même la bijouterie avait retiré son horloge-enseigne ! Tout se liguaient contre lui ce matin ! Il mit près d'une heure à rentrer chez lui. A chaque pas qu'il faisait, un gong résonnait dans sa tête. Il n'avait jamais rien connu d'aussi pénible. En arrivant à son domicile, il grimpa

péniblement les escaliers. Il eut l'extrême courage d'avaler deux aspirines dans la cuisine avant de se diriger vers la chambre avec la ferme intention de s'écrouler vaillamment sur son lit. En passant la porte de la cuisine, il tourna la tête machinalement vers la pendule murale : elle marquait 6 h 40. Il s'était vraiment "levé" tôt! En entrant dans le living, son regard tomba sur le calendrier : à en croire la date indiquée, on était le 23 octobre. Mais le 23 octobre 2006 !! Il s'était donc réveillé ce matin *deux ans avant s'être endormi la veille* !...

Ainsi, subitement, tout s'expliquait : les tubes néons remplacés par les anciennes ampoules dans l'avenue des Termes, l'absence d'horloge à la bijouterie, l'échoppe du cordonnier qui n'était pas encore devenue pizzeria, la lumière au premier étage du « Petit Bonheur »... Et aussi le fait qu'il n'y ait dans l'appartement aucune trace d'Isabelle ! Ce n'était pas des suites de leur dispute que tous les objets la rappelant à son souvenir avaient disparus : en fait, il ne l'avait pas encore revue depuis leur rencontre dans le dancing cinq ans plus tôt, et il devait la revoir à Barcelone seulement *en août de l'année suivante* !... Cette fois, c'était trop ! Il sentit le plafond tourner au-dessus de sa tête, en même temps que le sang se retirait de son cerveau, et il s'écroula sur le lit...

4.

Le docteur Vanhove rentra chez lui, vraiment frustré d'avoir été éconduit par Aurélie une fois de plus. Pour qui se prenait-elle donc, cette petite oie blanche ? Il devait reconnaître qu'elle lui faisait un effet « vache » ! Il ne savait pas ce qu'elle avait de spécial, mais les courbes de son corps, sous sa blouse d'infirmière, lui faisaient plus d'effet que deux pilules de Viagra ! Et ses yeux reflétaient une telle candeur ! Sûrement une vierge. C'était tellement rare dans ce métier, de trouver encore une fille aussi bandante, qui n'ait pas eu une ribambelle de petits copains ou fait partie de bandes de joyeux « partouzeurs ». Celle-ci semblait tellement différente, sans l'ombre d'une noirceur dans l'âme : il la lui fallait ! Il ressentait un besoin de possession qu'il n'avait jamais ressenti avec les autres femmes. Il voulait avoir son corps dans ses bras, palper ce corps jeune et ferme de ses mains, le renverser sous lui dans son lit. Il voulait faire de ce corps tout ce dont il avait envie, sans retenue, jusqu'à n'être plus capable de le maintenir contre lui. Il voulait se voir dans les yeux de

cette fille. Le sommet de la jouissance : se voir dans ses yeux et y lire son propre plaisir ! Voir le reflet de son visage dans les yeux grands ouverts de cet ange qu'il aurait réussi à faire revenir sur terre, entrer dans ces yeux comme s'il entrait dans son âme d'ange ; cela lui semblait être un moyen d'entrer au paradis, en même temps qu'il la posséderait avec son corps...

Le docteur Vanhove passa un week-end abominable. Cette fille était devenue son obsession. Sa femme était partie avec son club de bridge, pour participer au tournoi annuel de la ville voisine, et serait absente toute la semaine. Il ne parvenait pas à chasser Aurélie de sa tête ; il vida une bouteille de whisky entière le samedi, seul dans son appartement. La nuit du samedi au dimanche fut peuplée de cauchemars, dans lesquels il se voyait bondir et courir après Aurélie, complètement nue dans une forêt, et inaccessible. Il faisait partie d'une meute de loups, il ÉTAIT loup, et à chaque fois qu'il allait rattraper la jeune fille, celle-ci se retournait et lui riait au nez. Puis elle lui échappait ensuite d'un bond et s'enfuyait, à chaque fois plus loin. Sa frustration augmentait au fur et à mesure qu'elle s'éloignait de lui avec son rire moqueur. Il donnait des coups de poings et de pieds dans tous les arbres qui le gênaient, mais il ne sentait rien. Parfois, il regardait ses mains écorchées dont le sang coulait abondamment, puis il levait les yeux, et il voyait toujours Aurélie qui riait, qui riait en le voyant s'épuiser à courir après elle inutilement...

Le dimanche matin, il se réveilla en nage. Il était par terre, sur le tapis, au milieu des draps de son lit. Il était dans un état épouvantable. Après s'être aspergé d'une longue douche froide, il téléphona à un vieux copain pour qu'ils se rendent ensemble dans la forêt de Boileau, où ils avaient un petit pavillon de chasse : il lui fallait absolument un dérivatif. Comment cette fille avait-elle pu investir son esprit à ce point ? Il lui fallait arriver à ses fins, c'était plus fort que lui. Il avait voulu posséder les femmes toute sa vie d'adulte, et il y était parvenu dans les trois-quarts de ses tentatives, aidé en cela par sa position sociale et hiérarchique. Celles qu'il n'avait pas eues, il les avait balayées de sa vie d'un revers de la main, comme on chasse une mouche, mais aucune n'avait vraiment compté pour lui. C'était seulement un moyen de se prouver qu'il était capable de les basculer sous lui, de les faire siennes, uniquement parce qu'il en avait le désir, et sans se soucier de ce qu'elles en pensaient. Avec Aurélie, il s'apercevait que c'était différent. Dès qu'il l'avait vue, il avait su qu'en prenant cette fille, cela dépasserait tout ce qu'il avait tenté d'obtenir en prenant les autres avant elle. Elle lui était apparue, si pure et si excitante à la fois, avec son corps de déesse, moulé dans sa tenue

blanche, et ses yeux limpides, dans lesquels il voulait plonger, comme s'il pourrait ainsi fuir l'enfer qu'il avait dans la tête dès qu'il avait envie d'une femme. Il SAVAIT qu'elle lui apporterait le paradis en plongeant dans son âme de tout son corps, en plongeant son sexe en elle comme au creux d'un ange... Sa tête lui faisait mal, il devait sortir de cette tourmente et y mettre un terme. Il connaissait les névroses obsessionnelles, mais son esprit refusait d'admettre qu'il aurait pu être la proie de ce genre de maladie ; la seule chose qu'il pouvait reconnaître dans les éclairs de lucidité qui le traversaient, est qu'Aurélie avait été l'élément déclencheur, le catalyseur des troubles exaspérants qui le submergeaient. Il n'y avait qu'une seule manière de sortir de cette impasse : il DEVAIT obtenir ce qu'il voulait, cela comptait plus que sa vie !

Il battit la campagne tout l'après-midi du dimanche, en compagnie de son copain, pour débusquer et tirer des sangliers. Il en aperçut trois ; à chaque fois, au moment de tirer, c'est le visage d'Aurélie qui s'interposa entre son fusil et l'animal. Aucune balle ne quitta le canon de son arme. Son visage était couvert de sueur. Son copain le voyait, blanc comme un mort, la main tremblante sur la crosse de son fusil.

- « Je vais te ramener, Pierre, tu n'es vraiment pas en état de continuer. Je pense que tu travailles vraiment trop, et que tu es crevé. C'est de repos dont tu as besoin, plus encore que de distractions » lui dit-il avant de le reconduire chez lui.

Pierre Vanhove passa la nuit recroquevillé sur lui-même, souffrant comme un drogué en période de manque. Quant le matin arriva, il ne comprenait plus ce qui lui arrivait. Il ne pensait qu'à une chose : il lui FALLAIT Aurélie. Dans sa position, il comprenait qu'il ne pouvait pas se permettre un scandale à l'hôpital. Blaguer avec les infirmières ou les taquiner était une chose, mais les agresser ouvertement en était une autre. Et il avait compris qu'il n'obtiendrait RIEN d'Aurélie. Celle-ci le fuyait comme la peste, et cela le torturait plus encore. Plus rien d'autre ne comptait à ses yeux. Il ne pouvait pas attendre, puisque l'attente ne lui apporterait rien de plus. Comme Aurélie ne se donnerait jamais à lui, il en était convaincu, il l'avait senti, il fallait qu'il la PRENNE, mais sans alerter son entourage ni le milieu hospitalier, sans que cela ruine sa réputation ni sa vie si bien rangée... Il était absolument écartelé entre tout ce qui, en lui, l'obligeait d'une part à une attitude mentale et physique en permanence remplie de la rigueur qui le définissait à lui-même et aux autres, et d'autre part entre cette passion dévorante pour le corps d'Aurélie, sa silhouette qu'il voyait ondoyante, les yeux qui lui brûlaient le cœur, les cheveux qui le caressaient en rêve... Il devait arriver à

satisfaire son besoin insensé, mais plus fort que lui. Mais il ne fallait surtout pas qu'on arrête sa tentative, ce qui serait pire que tout, car, s'il n'arrivait à rien, il ne pouvait même pas imaginer sa vie avec cette frustration permanente et omniprésente : cela lui serait tout simplement insupportable, rendant inévitablement son existence invivable ; ce serait l'enfer sur terre ! Il sombrerait dans la folie à coup sûr !

Comme il était un « bourreau de travail », il prenait très rarement des vacances, l'organisation et la bonne marche de son service étant sa grande priorité dans la vie. Il décida donc de trouver une solution radicale pour résoudre le problème que lui posait Aurélie. Cela lui demanderait un peu de temps, il entreprit donc de se faire remplacer à l'hôpital, échafaudant un plan machiavélique pour parvenir à ses fins. Il prit une semaine de congé, qu'il décida de passer dans son pavillon de chasse, à trois kilomètres de toute habitation. Le pavillon n'avait qu'une seule pièce, mais il y avait suffisamment de confort pour séjourner quelques jours, et là, au moins, personne ne le dérangerait dans ses projets.

Il se souvint qu'un jour, il avait soigné un chef de bande du quartier "sombre" de la ville. C'était un tchèque atteint de deux balles dans la poitrine ; deux malfrats de sa bande avaient emmené le tchèque chez Vanhove à la tombée de la nuit, et l'avait convaincu à coup de liasses de billets de banque de ne pas appeler la police. Le médecin avait ôté les balles, recousu les plaies, et bourré l'homme d'antibiotiques. Ce dernier avait séjourné dans sa cave, où il était resté entre la vie et la mort pendant plusieurs semaines. Vanhove avait fait cela pour l'argent, une petite fortune, mais il savait que si l'homme venait à mourir, sa vie à lui risquait de s'arrêter là également : si ce n'était pas sa bande qui vengerait son chef, ce serait la police qui découvrirait le mort tôt ou tard... Mais l'homme avait survécu, et lui avait fait le serment de s'acquitter un jour de sa dette « au-delà du fric » disait-il, car sa vie et sa liberté, il les devait au médecin. Ce dernier pourrait lui demander n'importe quelle faveur, dans les domaines dans lesquels le tchèque pouvait intervenir. Pierre Vanhove se dit que c'était le moment d'exploiter cette dette.

La rue Varennes était située à trois kilomètres de l'hôpital Saint-Pierre. C'était un de ces quartiers que le commun des mortels évite la nuit, étant certain d'y entrer en bonne santé, mais pas d'en ressortir indemne, tant la faune fréquentant cette zone avait un penchant reconnu pour les rapines et actes agressifs de toutes sortes envers ceux qui ne partageaient pas leur milieu, et donc *leurs* lois, quelque peu différentes de celles de la société. Cet endroit était tellement peu fiable en matière de sécurité, que même la police hésitait à s'y aventurer, dès que le soleil s'était couché. La

dernière intervention policière d'une équipe de trois hommes, en suite d'un coup de fil anonyme faisant mention d'une bagarre entre bandes rivales, s'était soldée par deux agents à l'hôpital. L'un d'eux était blessé de plusieurs fractures et l'autre, victime d'une commotion cérébrale en suite de la réception d'un objet non identifié, vraisemblablement une pierre, au sommet de son crâne. Le chef de la police de la ville avait fort à faire pour trouver des volontaires parmi ses hommes pour travailler dans cette zone, et cela lui posait un énorme problème d'assurer la sécurité des citoyens, de moins en moins nombreux, il est vrai, à vivre encore dans ce quartier sans faire partie des « clans » rivaux.

Une fois arrivé rue Varennes, il entra dans le café « chez Abdul » que lui avait renseigné le tchèque. « Il te suffira de demander le tchèque au bar » avait-il dit, « et on te donnera un téléphone ; je serai à l'autre bout du fil. » Ce qu'il fit. Il expliqua au tchèque que son souhait était d'enlever une femme, ou plutôt une jeune fille, et de la conduire dans le pavillon de chasse situé dans la forêt de Boileau, où il prendrait livraison de la marchandise. Le tchèque lui répondit qu'il lui enverrait un homme de sa bande qui se chargeait avec succès de ce genre de mission, mais qu'après ce coup, il considérerait sa dette comme définitivement réglée. Évidemment, Vanhove était d'accord. Le rendez-vous fut fixé pour le soir même, où il devait être attablé « chez Abdul » à partir de vingt-deux heures. Le barman le désignerait à l'homme qui devrait le contacter.

Le soir venu, Vanhove s'était à nouveau rendu dans la rue Varennes, était entré « chez Abdul » et, après un coup d'œil vers le patron, choisit de s'asseoir à l'écart. Un homme entra, dont l'aspect ne donnerait à personne l'envie de s'en faire un copain, et se dirigea vers le patron du bar. Un seul regard du patron, accompagné d'un signe de tête dans la direction de Vanhove, et l'homme, que le barman appelait Pauly, se dirigea vers sa table...

5.

Quand il ouvrit les yeux, Alexandre regarda le réveil sur la commode: il était plus de midi heures. Il se leva vérifia au calendrier qu'il n'avait pas rêvé tout ça... Mais non, on était bien le lundi 23 octobre 2006 ! Il vit sur la cheminée une enveloppe décachetée à l'en-tête du Cabinet d'architecture Jean Leuriet. Il l'ouvrit et lu le contenu qui ne le surprenait qu'à moitié, étant donné les circonstances:

Cher Monsieur,

En suite de votre demande visant à effectuer un stage en entreprise au sein de notre société, nous vous convions à vous présenter en nos bureaux, le lundi 23 octobre à 14 heures précises.

Veillez vous munir de copies de votre carte d'identité, ainsi que de votre diplôme de fin de cycle.

Dans l'attente de vous rencontrer, veuillez croire, Monsieur, en l'expression de nos sentiments les meilleurs.

(signé) Jean Leuriet

Il avait donc rendez-vous cet après-midi pour un entretien d'admission en stage ! Il se dit que, quelles que soient les circonstances du présent, il n'allait tout de même pas remettre en jeu un avenir qui s'était aussi bien déroulé *pendant les deux prochaines années...* Il se dirigea donc vers la salle de bain, et entreprit un nettoyage de fond en comble pour se rendre présentable. Comme il était relativement ordonné, il trouva la copie de son diplôme sans devoir chercher, ainsi qu'une copie de sa carte d'identité qu'il avait préparé en cas de besoin. Il était 13h30, et il se dit qu'il ferait bien d'appeler un taxi s'il ne voulait pas être en retard à son rendez-vous. Il pensa qu'il en trouverait bien un sur l'avenue des Termes. Il enfila son fidèle et éternel manteau, et descendit dans la rue. Une fois passée la porte de l'immeuble, il mit les pieds sur le trottoir et se trouva face à face avec... sa vieille Ford Escort qui avait déjà plus de douze ans ! Il mit les mains dans ses poches, et, miracle !, son trousseau comportait bien la clef de l'Escort ! Remerciant le Ciel (qui avait bien peu de chose à voir avec les événements), il rentra dans la Ford qui démarra au quart de tour. Il démarra, direction : rue de Seclin, où se trouvait le Cabinet Leuriet. Il arriva sur place à quatorze heures pile.

En entrant dans le bâtiment, il se dirigea vers la réception (pratique de reconnaître les lieux dans lesquels *on n'est jamais entré...* !) et vit Marjorie en train de taper la correspondance du jour. Il faillit lancer un « Salut, Marjorie, passé un bon week-end? » et serra les lèvres au moment où les mots allaient jaillir de sa bouche. Ce fut Marjorie qui parla la première:

- « Bonjour Monsieur, vous désirez... ? » Cela ne laissait aucun doute: il n'y avait que lui qui *se souvenait de l'avenir...*

- « Bonjour, Mademoiselle, j'ai rendez-vous avec Monsieur Leuriet. Je m'appelle Alexandre Beaulieu. »

- « Voulez-vous vous asseoir ? Je vais voir si Monsieur Leuriet est disponible. »

Il se souvenait parfaitement comment son entretien d'embauche s'était déroulé. (Devait-il penser « il y a deux ans » ou bien « aujourd'hui » ?...) Et l'entretien se déroula effectivement sans problème. Alexandre pensa qu'il aurait bien des avantages dans les deux années à venir : il connaissait déjà les dossiers qu'il allait traiter, et il éviterait facilement les erreurs et les embûches qui s'étaient présentées à lui dans leur traitement *au cours des deux prochaines années...* On allait bien voir tout cela en temps opportun. Il conclut avec Monsieur Leuriet qu'il commencerait son stage dans le Cabinet dès le lendemain.

Une fois de retour à son domicile, Alexandre se mit à réfléchir à la situation. Il avait un peu - autant que possible - dédramatisé la situation et se dit qu'il devait étudier les raisons et la façon dont ces événements s'étaient déroulés. Il avait heureusement un avantage : il avait le *souvenir du futur* ! La première chose qu'il devait faire, c'était se rendre au point de départ. Il prit donc la direction de « chez Julien ». Entré dans le bar, il vit que Georges était fidèle au poste. Il ne savait pas trop comment aborder le sujet avec lui. Il savait que Georges avait une grande expérience professionnelle dans l'écoute de sa clientèle, et qu'il était rodé aux contes les plus fantaisistes, mettant cela sur le compte de l'état plus ou moins éméché de ses interlocuteurs ; et il avait donc pour principe que « le client a toujours raison, quoi qu'il dise »... Cela n'allait pas simplifier la « quête de la vérité » qui était le but de la visite d'Alexandre aujourd'hui ! Une fois entré, celui-ci ne put s'empêcher de regarder le calendrier mural accroché derrière le bar ; « on ne sait jamais, des fois qu'en passant une porte, je me retrouve projeté deux ans en avant... Ou plus peut-être !... » Et bien, Alexandre eut un coup au cœur : la date affichée était le *Dimanche 22 octobre* ! Et pourtant, il était bien allé à son entretien d'embauche cet après-midi, qui n'était donc pas un jour férié ! Que s'était-il encore passé ?...

- « Salut Georges, » dit Alexandre, un peu ébranlé - c'était vraiment un sujet sur lequel il était très fragile, ces temps-ci - « peux-tu me dire exactement quel jour on est ? »

- « Ca commence fort, on dirait » répondit Georges « ce n'est encore que le début de la soirée, et tu as déjà perdu la notion du temps ? »

Georges ne savait pas à quel point il visait juste !

- « Nous sommes le lundi 23 octobre » dit-il en enlevant le feuillet périmé du calendrier ; « j'oublie toujours de faire ça en arrivant... » Il ne pouvait pas savoir à quel point ce simple oubli pouvait soulager Alexandre... Il fallait à tout prix qu'il ne devienne pas parano ! Il entreprit plutôt de rire de lui-même, de la façon dont un détail comme le

feuillet du calendrier avait pris de l'importance à ses yeux. Il ne lui était même pas venu à l'esprit qu'il pouvait s'agir d'un simple oubli de la part de Georges ! Il allait devoir se méfier de la direction que prenait son esprit d'analyse s'il voulait rester les pieds sur terre (pour autant que ce soit possible...)

- « Je voudrais te demander ton avis au sujet d'une aventure qui m'arrive, et dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle est peu ordinaire. » commença Alexandre.

- « Vas-y, je t'écoute. » répondit Georges sans la moindre hésitation, blasé jusqu'à la moelle.

Et Alexandre raconta dans le détail tout ce qui s'était passé depuis la soirée-Vodka dans ce même bar, *deux ans plus tard...*

6.

Georges avait écouté Alexandre sans mot dire. Franchement, il appréciait Alexandre, un peu plus que comme client ; mais là, il commençait à douter de l'état mental qu'il cherchait à évaluer sur le visage de son interlocuteur. Pourtant, une chose l'intriguait vraiment : comment Alexandre pouvait-il être au courant du contenu des bouteilles de vodka qu'il avait en réserve sous le comptoir ? Deux ans plus tôt, il avait reçu ces quatre bouteilles d'une drôle de bonne femme, qui lui avait tenu un discours bien étrange sur les vertus du contenu de ces bouteilles, et il avait mis ça sur le compte d'un discours commercial : elle avait vraiment besoin de vendre sa camelote !... Mais le prix qu'elle en avait demandé était dérisoire. Un moment, il crut même que c'était un alcool frelaté, et il avait craint pour la santé de ses clients s'il en achetait. Pourtant, cette femme n'avait pas les apparences d'une bohémienne... A entendre les doutes émis sur la qualité du contenu de ses bouteilles, la femme s'était violemment offusquée, le traitant de malhonnête, d'impie, et de toutes les injures blasphématoires qu'il n'avait jamais entendues, à tel point que, pour la faire taire, il lui acheta ses quatre bouteilles... Après tout, il avait bien envie de la croire, cette folle, et on verrait bien à l'occasion si l'usage de la vodka révélait quelque chose d'extraordinaire...

Dans l'année qui suivit, il eut l'occasion d'essayer les vertus du breuvage... Un client lui avait conseillé un cheval, à Vincennes, dans la troisième course de trot attelé : cela ne faisait aucun doute que

D'Artagnan allait gagner ! Il avait tous les atouts de son côté : ses courses précédentes prouvaient son excellente forme, il partait avec un faible handicap, et sa cote de dix-sept contre un était inexplicable ! C'était vraiment le coup à faire !... Georges avait joué un mois entier des gains que le bar lui avait rapporté, sur un coup de folie, en se disant que, si les prédictions du client se réalisaient, il gagnait plus d'une année de gagnepain, en quelques minutes... Malheureusement pour lui, la cote de dix-sept contre un reflétait bien la réalité, et aucun miracle ne se produisit. Il avait joué gagnant, et D'Artagnan était arrivé troisième ! Il n'avait plus que ses yeux pour pleurer, comme on dit, et le fond de son verre pour chercher du réconfort. Ce qu'il fit, avec l'une des quatre bouteilles de vodka jusque là restées intactes. La vodka qu'il avala était excellente, relevée par le goût de ce poivre noir qu'il n'avait jamais vu associé à cette boisson, mais ça s'arrêta là. Bien sûr, il avait ressenti cette douce euphorie que procurent les vertus apaisantes de l'alcool lorsque le cerveau ne peut se suffire à lui-même pour oublier, momentanément, les exceptionnels soucis du moment. Mais rien de plus, comme effets, que la même quantité de whisky ou d'eau de vie... Il ne croyait donc pas aux vertus spectaculaires que lui avait prédites l'étrange bonne femme. Cependant, il devait reconnaître que celle-ci avait bien insisté sur le fait que le breuvage n'était bénéfique qu'à certaines personnes présentant toute la sensibilité nécessaire à son action, en plus d'être dans un état nerveux temporairement déficient, de telle sorte que le breuvage pouvait vaincre les défenses naturelles de l'organisme. Il restait donc une possibilité de vérité dans les dires de la femme, mais n'était-ce pas tout simplement pour entretenir le mystère ?...

Et voilà que ce brave Alexandre, sans même être sensé connaître l'existence des bouteilles sous son bar, prétendait en avoir bu *dans deux ans* !... Toute cette histoire était encore plus loufoque que toutes les prédictions de la bonne femme rassemblées ! Sans doute avait-il profité du moment où il allait servir un client dans la salle pour jeter un coup d'œil indiscret sous le bar : la forme des racines de mandragore dans les bouteilles, c'est vraiment très reconnaissable, et pas du tout ordinaire ! Après le départ de la femme, il avait cherché à en savoir plus sur cette « mandragore ». Il avait pour client occasionnel Monsieur Puilon, le pharmacien du quartier, et il l'avait interrogé à ce sujet. Bien sûr, sans mentionner, ni les bouteilles, ni la nature de leur contenu ! Il ne fallait pas éveiller l'attention sur d'éventuelles pratiques bizarres dans son bar : cela aurait pu ruiner sa réputation ! C'est ainsi qu'il avait appris l'usage qui était fait de la mandragore il y a fort longtemps. Cette plante était

autrefois considérée comme une "plante de sorcières". Il semblerait qu'Heuresis, déesse grecque de la découverte, aurait remis la mandragore au titre de remède magique à un botaniste. La racine de la mandragore avait parfois la forme d'un être humain, et ses effets narcotiques puissants lui donnaient des vertus magiques. Une légende disait qu'il était extrêmement dangereux de déterrer la racine de mandragore : elle poussait alors un cri si puissant qu'elle pouvait tuer celui qui s'y risquait !... Bien sûr, il ne croyait pas à « ces fables », comme il disait. Mais il avait toujours un doute au fond de lui ; il avait conservé les bouteilles, il devait le reconnaître, simplement par crainte qu'il y eut un fond de vérité dans tout cela. Il est vrai que, dans toutes les histoires de légendes, il y a toujours une part de mystère inexplicable... D'autre part, il devait reconnaître que, s'il avait conservé le breuvage, c'était aussi à cause des effets aphrodisiaques puissants décrits par certains au sujet de cette plante : elle aurait été, par exemple, la cause de la fertilité exceptionnelle de Rachel et Jacob, à l'origine des douze tribus d'Israël : dans ce cadre, elle avait été surnommée « *devil's testicles* », « les testicules du diable » ! Tout un programme... Cela pourrait toujours lui servir le jour où, l'âge aidant, il serait heureux d'avoir un stimulant sous la main...

- « Que penses-tu donc de tout ceci ? » demanda Alexandre au barman.

- « Ma foi, pas grand-chose » répondit Georges, une moue sceptique sur le visage. « Bien sûr, il me semble étrange que tu aies bu de cette vodka, et plus encore que tu l'aies bue *dans le futur*, alors que je ne t'en ai jamais parlé auparavant. Et de ça je suis certain, car je n'en ai jamais parlé à personne ! Voilà surtout pourquoi je ne peux pas me prononcer sur ses effets, étant donné qu'un mystère est toujours possible dans l'inconnu... Quoi qu'il en soit, dans les circonstances où je l'ai moi-même testée, cette vodka est restée sans effets prévisibles ! Veux-tu que nous fassions directement un nouveau test ? »

Et il avait déjà porté les mains sous le bar, ressortant une bouteille d'une main, et deux verres de l'autre.

- « Non merci, pas ce soir » répondit Alexandre avec un mouvement de recul. « J'ai vraiment besoin de garder les idées claires à présent. »

Un frisson lui parcourut le dos à la simple idée d'un nouveau bond vers une époque incertaine, même si c'était dans un monde familier. Il quitta le bar et décida qu'il serait raisonnable de se coucher. Demain serait une dure journée.

7.

Le lendemain matin, Alexandre se rendit au Cabinet Leuriet pour y prendre ses nouvelles fonctions. Il dut faire très attention à ce qu'il faisait : la première fois qu'il eut besoin de consulter un facturier, il se dirigea sans rien demander à personne vers l'armoire anonyme qui contenait les livres de comptes, et il faillit bien commettre l'erreur ; comment expliquer à ses tout nouveaux collègues qu'il connaissait déjà tous les emplacements utiles dans l'immeuble ?... Il se donna à sa tâche avec toute son énergie, tant il espérait, d'une part, noyer dans le travail la plus grande partie possible des angoisses et incertitudes qui l'avaient accablé tout au long des derniers événements, et d'autre part, faire passer le plus vite possible le temps qui l'éloignait du moment où, à la fin de cette journée, il pourrait essayer de percer le mystère qui entourait l'existence d'Aurélié.

Il était passé vingt heures quand il arriva au bout de sa première journée de travail. Une fois sorti du bureau d'architecture, il se rendit directement dans la rue du Bourg sans même passer par son domicile. Il gara sa voiture dans le parking public de l'avenue des Termes, à proximité de la rue du Bourg. Il n'y tenait plus : il devait connaître la vérité au sujet de l'occupation des étages au-dessus du « Petit Bonheur ». Il parcouru donc presque au pas de course la distance séparant le parking du café. Avant d'entrer dans la salle, il leva les yeux : il y avait bien de la lumière au premier, mais pas au second étage. Il eu un petit pincement au cœur. Il entra dans la salle et se dirigea vers la table du fond qu'il avait occupée lors de sa « *future* » rencontre avec Aurélié...

La chaîne hi fi jouait à tue-tête les chansons de « Rouge Sang », le dernier album de Renaud, sorti deux semaines plus tôt. Ce n'était pas vraiment la musique qui l'appelait à la rêverie. Il appela le barman pour demander sa bière préférée. Un grand gars maigre, hirsute, à la barbe noire vint prendre la commande. Alexandre faillit demander si le barman habituel était en congé, et il se ravisa à temps : il se souvint soudain que le rouquin qu'il connaissait ne travaillerait pas ici *avant plusieurs mois*...

Engageant la conversation, il demanda :

- « Vous habitez dans les environs ? »

- « J'occupe le premier étage, Monsieur, et c'est très pratique pour le boulot ! » lui répondit le barman.

- « Excusez-moi si je suis indiscret, mais puisque vous habitez ici, savez-vous si une jeune fille du nom d'Aurélie Demercier a logé ici ? » osa Alexandre.

- « Je ne pense pas que cela soit un secret. » répondit le barman, « Mademoiselle Demercier habite au second étage, en effet ». Le cœur d'Alexandre fit un bond. « Mais elle est infirmière et travaille actuellement en service de nuit. Je vous apporte votre bière. Bonne soirée. »

Ainsi donc, Aurélie habitait bien l'immeuble. Et elle était bien celle dont il avait retrouvé la trace sur Internet, dans son bureau du Cabinet Leuriet, deux ans plus tard... Si tout se confirmait, elle travaillait à l'hôpital Saint-Pierre, et terminait son service vers six heures du matin...

Il lui restait donc à rencontrer Aurélie. Mais comment l'aborder sans qu'elle le prenne pour un fou? Elle ne l'avait jamais vu auparavant - *pas encore* - et il lui fallait trouver une raison plausible... Il se voyait mal lui dire: « Vous ne me connaissez pas, mais je viens vous prévenir que vous allez disparaître dans deux jours... » Il n'y avait que deux suites logiques à cette attitude de sa part : ou Aurélie priait le barman de mettre cet importun cinglé dehors sur le champ, ou bien elle appelait carrément la police pour menaces... Dans les deux cas, cela ne serait d'aucune aide pour empêcher ce qui devait se passer deux jours plus tard!

Par ailleurs, cette rencontre n'allait pas être facile à organiser : leurs horaires ne concordaient pas vraiment... Elle partait vraisemblablement pour l'hôpital en début de soirée, et cela ne lui donnait pas le temps d'un entretien avant l'heure à laquelle son travail commençait. D'un autre côté, Alexandre pouvait difficilement quémander de façon plausible, lui, un inconnu pour Aurélie, un rendez-vous à six heures du matin, et avant qu'il ne se rende à son propre travail... Pourtant, il fallait qu'il trouve une solution : le temps pressait, car la disparition d'Aurélie était « programmée » dans le futur dans moins de quarante-huit heures ! Il lui était aussi impossible de rencontrer Aurélie dans le café, en tout cas pour le but poursuivi : il voyait mal comment l'aborder de façon crédible, assis à une table, ou bien accoudé au bar, avec les impératifs horaires que l'on sait... Il comprenait mieux pourquoi Aurélie habitait au-dessus du « Petit Bonheur » : l'hôpital Saint-Pierre se trouvait à l'autre bout de la rue du Bourg, à peine à trois cents mètres du coin de la rue piétonne. Aurélie avait dû trouver cela également « très pratique pour le boulot », à l'instar du barman. Son lieu de travail était à moins d'un quart d'heure à pied de son domicile...

Alexandre décida que le mieux était de reconnaître les lieux. Il décida qu'il se rendrait discrètement dès le lendemain dans les environs de l'hôpital afin de voir s'il pouvait entrer en contact plus facilement avec la jeune fille, sans trop attirer l'attention. Il tournait et retournait la situation dans sa tête, mais ne voyait vraiment pas comment il pourrait amener la jeune fille à croire son histoire, à priori abracadabrante !

Ces résolutions étant prises, il vida son verre et se dirigea vers le bar pour régler sa note. Le barman lui rendit sa monnaie, et Alexandre ne put s'empêcher de poser la question qui lui occupait l'esprit depuis un bon bout de temps.

- « C'est bien la porte qui mène aux étages ? » dit-il en montrant la petite porte derrière le bar.

- « C'est exact, Monsieur, » répondit le barman, « mais vous comprendrez que je ne peux laisser personne franchir cette porte sans être accompagné par un des occupants de l'immeuble... »

- « Bien sûr » dit Alexandre « ce n'était pas du tout mon intention. Bonne soirée. »

Et il reprit, le cœur plus léger, le chemin du parking afin de récupérer sa voiture.

8.

Dans la salle du café « Chez Abdul », en cette fin de journée, un conseil de guerre avait lieu entre deux membres de la « bande à Boris », dit « le tchèque », comme ils se nommaient fièrement eux-mêmes. Deux hommes mal rasés, vêtus de fringues au goût douteux, discutaient fiévreusement autour d'une bière :

- « Il faut absolument qu'on se sorte de c'pétrin. On n'a pas encore remboursé Boris, et il nous donne jusqu'à samedi midi, sans quoi, comme il dit, on s'ra « rayés d'la carte »...

- « Ecoute Aldo, j'ai un pote qui m'a branché sur un coup. Mais y'faut qu'on soit deux. Ca règlera la dette avec le tchèque... »

- « Encore un de tes coups foireux ? C'est déjà à cause de ça qu'on est dans la poisse ! »

- « Non, j't'assure, cet'fois c'est du gâteau ! Pauly m'a sonné hier soir. Il m'a branché sur une affaire en relation avec un client à lui qui

aime les poulettes bien roulées; tu vois, fraîches et tout. Il m'a dit que la « commande » concernait un beau p'tit lot qui s'promène seule tous les matins à la même heure. Bien sûr, je dois vérifier si ça craint ou pas... Mais si c'est O.K., ce s'rait une affaire vit'faite sans trop d'casse... »

- « Comment on s'organise ? » dit le second en avalant au goulot la dernière gorgée de sa bouteille.

- « Ce s'rait une infirmière de Saint-Pierre. J'veux dire l'hôpital. Vraiment un colis canon, qu'y paraît. Elle sort tous les jours de cet'semaine à six heures pile, côté urgences, et elle descend vers la rue Carnot. Je vais voir demain si on peut préparer l'coup. Il a même fait une photo d'la louloute par la f'nêtre d'sa voiture. J'pourrai facilement la r'connaître. J'te téléphone pour mettre les détails au point. Paraît qu'y faudra pas traîner, parce que c'est pas sûr que les horaires ne changent pas à l'hosto... De ton côté, regarde si tu peux avoir la fourgonnette Transit à Alexej. J'pense pas qu'y s'en sert beaucoup ces temps-ci. Si ça marche, n'oublie pas d'ôter les plaques, c'est plus prudent. A c't'heure-là du matin, y a pas un flic dans la rue, d'toute façon. Aucun risque. Ca s'rait bien, à cause du délai que le tchèque nous donne... »

- « O.K., j'vois ça avec Alexej, et j'attendrai ton coup d'fil. J'espère qu'c'est pas foireux... »

- « Arrête de répéter tout l'temps la même chose, Aldo. Tu m'déprimes à la fin. A d'main. Tiens-toi prêt. »

Ils sortirent tous les deux du tripot, chacun prenant une direction différente.

9.

Une fois arrivé dans son appartement, Alexandre eu l'idée de téléphoner à Raymond, son "pote" de l'époque du baccalauréat, qui avait entrepris des études de physique. Leurs chemins s'étaient séparés peu après sa première rencontre avec Isabelle : lui-même s'était dirigé vers l'école d'architecture. Comme cela arrive fréquemment après la fin d'un cycle d'études, il n'avait plus revu Raymond, qui était parti pour l'université à Marcheveau, ville distante d'une demi-heure en voiture. Raymond était heureux d'entendre son ancien compagnon de sorties, et ils se mirent d'accord, malgré l'heure tardive, de se retrouver un peu plus

tard "chez Julien"; cela leur ferait des retrouvailles dans leur ancien cadre d'aventures estudiantines.

A l'heure dite, les deux compères se retrouvaient à bras ouverts. Ils commandèrent une « chope » que Georges leur servit avec un grand sourire, content lui aussi des souvenirs joyeux qu'évoquaient les deux jeunes gens réunis à nouveau à une de ses tables. Après quelques premiers échanges de propos au sujet de leurs avancées scolaires et professionnelles, ils en vinrent à parler de sujets plus personnels.

- « Alors, que deviens-tu ? » demanda Raymond « As-tu retrouvé Isabelle ? Quand je me souviens de cette soirée mémorable où tu l'as rencontrée, je pensais bien que tu refuserais de quitter le dancing sans l'avoir à ton bras... »

D'entendre cette question, le visage d'Alexandre s'assombrit. Sa bonne humeur laissa la place à une expression anxieuse, et il répondit :

- « Je vais te surprendre, mais je te répondrai oui et non. » Face à l'expression étonnée qu'il lu sur le visage de Raymond, il continua :

- « Je vais t'expliquer, mais je ne sais pas très bien par où commencer... Avant toute chose, je te demanderai d'écouter toute mon histoire avant de me poser des questions, sinon, j'ai l'impression que je ne saurai pas me faire comprendre. Et encore, même ainsi, ce n'est pas sûr...

» Et il raconta toute son histoire, comment il avait rencontré Isabelle *un an plus tard qu'aujourd'hui*, ce qu'était sa vie en 2008, comment enfin il s'était retrouvé soudain plongé dans le passé en revenant en 2006, ce qui lui permettait d'être assis à cet instant à cette table avec Raymond. Le visage de ce dernier avait sans doute épuisé toutes les expressions d'étonnement, de scepticisme, d'incompréhension, puis d'incrédulité qui existent dans la panoplie des meilleurs mimes professionnels, mais à aucun moment, il n'interrompit son copain.

- « Voilà. Maintenant, tu connais les faits. En fait, mon coup de fil n'était pas complètement improvisé. » lui dit Alexandre « Sachant que tu avais entrepris des études de physicien, j'aurais voulu ton opinion sur la situation dans laquelle je me trouve. J'ai lu un article il y a quelques temps dans la revue « Sciences et Avenir », le numéro de janvier 1998, où l'on tentait d'expliquer l'existence possible d' « univers parallèles », mais je dois avouer que, bien que j'ai trouvé cela très intéressant, j'ai tout de même été un peu « largué » par leurs explications... Pourtant, ils affirmaient que 58 % des physiciens croyaient en cette théorie scientifique, même si personne n'avait pu, à leur connaissance, en prouver la réalité. »

- « Je vois ce dont tu veux parler. » répondit Raymond « En fait, tu sembles croire que cette théorie pourrait peut-être constituer une explication à ce qui t'es arrivé. »

- « C'est possible, mais pour cela, il faudrait que tu m'expliques exactement de quoi il s'agit » dit Alexandre.

- « Bon, je vais essayer de faire simple » dit Raymond « Mais bien que d'après moi cette possibilité est tout à fait défendable, la difficulté est qu'on ne peut l'approcher qu'avec l'esprit. J'allais ajouter « et la foi », car, comme tu l'as dit, personne ne peut prouver sa réalité. »

- « Je t'écoute, » dit Alexandre « car de toute façon, je nage en plein brouillard, et toute explication ne peut être à mes yeux qu'un espoir de compréhension... »

- « Comme j'ai dit, je vais essayer d'être clair. D'après cette théorie, il n'existe pas un seul univers (celui dans lequel nous évoluons), mais bien une infinité d'univers parallèles, ou de « mondes divergents » si tu veux. Nous avons l'habitude de voir le monde à travers quatre dimensions. Ce sont les trois mesures de distance dans l'espace (longueur, largeur, hauteur), plus la mesure du temps, dont nous admettons qu'il se déroule dans une seule direction, du passé vers l'avenir. »

- « Jusqu'ici, je te suis... » dit Alexandre.

- « C'est maintenant qu'il faut un peu d'ouverture d'esprit » continua Raymond. « Tu sais que le monde entier connaît la pensée d'Einstein qui dit que tout est relatif. Cela signifie, entre autre, qu'une chose n'est vraie, ou n'a les apparences qu'elle a, que de l'endroit d'où on l'observe. Prends par exemple une simple balle, que tu coupes en deux. Si tu la montres à quelqu'un en lui montrant uniquement la partie coupée face à ses yeux, il va simplement voir un disque, ou un cercle. De ce qu'il voit, cela ne saurait être, de son point de vue, que ce disque ou ce cercle. Mais dès qu'il se déplace, il va apercevoir l'arrière de ce cercle en relief, et donc pourra conclure qu'il s'agit d'une demi-sphère, ou d'une demi-balle. En fait, il ne voyait le cercle que dans deux dimensions : la largeur et la hauteur. Le fait d'ajouter la troisième dimension -la profondeur- en se déplaçant, lui a donné une vue nouvelle et plus complète sur l'objet »

- « Jusqu'à présent, ce n'est pas trop dur... » dit Alexandre.

- « C'est maintenant que ça se corse. » reprit Raymond. « Les physiciens pensent qu'il n'y a pas seulement quatre dimensions (la quatrième étant le temps), mais une infinité d'autres, qui ne nous sont pas directement accessibles, parce qu'en fait, notre perception a été créée pour utiliser couramment les quatre dimensions « habituelles », et pas plus. Nous sommes, vis-à-vis des autres dimensions, comme des daltoniens, qui ne

peuvent pas voir ce qui est écrit en vert sur fond rouge, car ils ne voient que le gris, qu'on va appeler la dimension « vert-rouge », dans l'univers « vert et rouge » qui comporte deux couleurs. Pour eux, ils ne voient qu'une des deux dimensions. Tu me suis ? »

- « Ca devient plus compliqué, mais ça va. » dit Alexandre.

- « Quand on admet le principe qu'il est possible qu'il existe une infinité d'autres dimensions que les quatre que nous connaissons, tout devient accessible. D'après la théorie à laquelle tu faisais allusion, il existerait des « mondes divergents », c'est à dire qui se sépareraient à un moment donné pour continuer une vie propre. Dans cet exemple, et en admettant qu'on puisse remonter le temps, un évènement qui viendrait du futur, et qui modifierait un évènement du passé, ne modifierait pas l'avenir, mais verrait se créer deux mondes divergents : le premier serait celui qui contiendrait dans son futur la cause de l'évènement provoquant le changement, le second pourrait être celui créé en suite de l'intervention de cet évènement. »

- « Au secours, là, je suis largué ! » s'écria Alexandre.

- « D'accord, » répondit Raymond, « je vais ajouter l'image au son... Je vais prendre un petit exemple qui va tout expliquer ; enfin je l'espère... En principe, si un homme revenait en arrière dans le temps, et tuait son grand-père pendant la jeunesse de celui-ci, il ne pourrait évidemment pas exister lui-même, ayant tué son géniteur... »

- « Jusque là, je suis d'accord. » dit Alexandre.

- « Dans la théorie des mondes divergents, par contre, » poursuivit Raymond, « le décès du grand-père donnerait naissance à un second univers dans lequel la suite des évènements de la vie se ferait en l'absence de la descendance du grand-père, ce qui n'empêcherait pas le petit-fils d'exister dans le monde parallèle d'où il provient... Il y aurait donc possibilité de coexistence de toute une série de mondes parallèles, mais nous ne serions, évidemment, conscients que de celui dans lequel nous évoluons... »

- « Ca s'éclaire un petit peu, mais comme tu dis, il faut vraiment vouloir y croire, vu l'absence de preuves... Donc tu veux dire que, si effectivement je suis revenu de 2008 en 2006, et que je fais quelque chose qui change les évènements qui se sont réellement déjà passés en 2006, j'évoluerais en quelque sorte dans un nouvel avenir, différent de celui qui existe déjà, et dans lequel les conséquences de mon acte changeront les évènements qui découlent de ce que j'ai fait ? »

- « Voilà ! Tu y es. Félicitations ! » s'exclama Raymond.

Tout cela semblait à Alexandre aussi hermétique que les maths ! Bien sûr, il aimait les mathématiques, mais il préférait de loin les sciences appliquées, où les maths servaient à définir du concret, comme dans le calcul de la résistance des matériaux de construction en architecture. Ca, au moins, c'était clair, sans ambiguïté, sans mystère !...

- « Et bien, voilà qui jette une lumière nouvelle sur ce que je vis » dit-il « mais je ne suis pas du tout sûr que tout cela est bien rassurant... »

- « Voyons, ce n'est qu'une théorie » lança Raymond avec un clin d'œil, « Cela ne va tout de même pas t'empêcher de dormir, pas vrai ? »

- « J'espère que tu as raison, Raymond. En tout cas, je suis heureux de t'avoir revu, et que tu m'aies communiqué un peu de ta science... »

- « Tout le plaisir a été pour moi. » répondit Raymond « Et la prochaine fois, ce sera à toi de me faire profiter de ton savoir en architecture ! »

Les deux copains se quittèrent après un dernier verre, et chacun d'eux se coucha très tard, cette nuit-là.

10.

Le lendemain, Monsieur Leuriet demanda à Alexandre de l'accompagner dans la ville voisine, où il devait présenter un important projet de construction d'un bâtiment administratif. Ils auraient aussi deux confrères à visiter dans l'après-midi, afin de mettre au point la répartition des tâches dans un projet commun : la construction d'un nouveau centre commercial qui devait attirer la clientèle dans un rayon de plus de dix kilomètres. Cette mission, non prévue au départ pour Alexandre, était une idée de Jean Leuriet qui voulait ainsi tester sur le terrain l'esprit d'initiative et les idées novatrices de son stagiaire, afin de voir quelle part du travail il pourrait ensuite lui confier au sein du Cabinet. La journée fut considérablement bien remplie : il était près de vingt heures quand les associés décidèrent de lever la séance !

Après avoir pris congé de son patron, Alexandre décida de se rendre directement dans les environs de l'hôpital Saint-Pierre. Il ne savait pas trop ce qu'il pourrait faire, mais il aurait au moins la possibilité de se rendre compte sur place des aménagements particuliers de l'hôpital au niveau des mouvements de personnel. L'entrée principale de l'hôpital se trouvait rue Carnot. Il remarqua que du personnel en tenue blanche sortait de la ruelle voisine, perpendiculaire à la rue Carnot. Il se rendit compte que dans cette ruelle se trouvait l'entrée des ambulances, et qu'une petite porte affichait un panneau: « Réservé au Personnel ». C'était sans doute derrière cette porte que se trouvait la pointeuse. Une femme en blouse verte, caractéristique du milieu médical, en sortit au moment où il passait. Il se rendit compte qu'il était plus de vingt et une heures : il y avait beaucoup de chances pour qu'Aurélie ait déjà commencé son service. Il se dit qu'après tout, qui n'essaye rien, n'a rien... Il poussa la petite porte et se trouva en face d'un petit guichet derrière lequel se trouvait une secrétaire d'un âge certain, et qui encodait des formulaires à l'ordinateur.

- « Excusez-moi de vous déranger » commença-t-il, « pourrais-je parler à mademoiselle Demercier, s'il vous plaît ? »

- « Vous êtes du service, monsieur ? » demanda la secrétaire.

- « Non, mais il faut absolument que... » tenta Alexandre.

- « Vous êtes de la famille de mademoiselle Demercier ? Vous devriez savoir qu'il n'est pas permis d'entrer dans le service pendant les heures de travail. » l'interrompit la secrétaire.

- « Je ne suis pas de la famille, mais c'est une affaire urgente, je vous en prie... » essaya Alexandre.

- « Dans ce cas, j'en suis désolée, mais il m'est interdit de vous laisser entrer ou de déranger un membre du personnel. Il vous est loisible de téléphoner au service de garde de l'hôpital, qui a des instructions, et qui jugera si votre requête est, ou non, justifiée pour alerter un membre du personnel. »

Alexandre comprit qu'il ne pouvait rien tenter de ce côté, et ressortit la tête basse. Plus rien donc à espérer de toute façon pour ce soir...

Il s'aperçut subitement que son estomac réclamait son attention : il n'avait rien avalé depuis midi, et il se dit que le plus simple était de se trouver un sandwich sur place. Il repéra le seul café du coin : il se trouvait à moins de vingt mètres de l'endroit où il se trouvait. Le café se situait à l'angle de la rue qu'il venait d'emprunter pour arriver près de l'hôpital, et de la ruelle qu'utilisaient les ambulances descendant vers la rue Carnot. Il entra dans le café et chercha ce qu'il pourrait bien avaler.

A cette heure, plus de sandwiches... Il commanda un café et une gaufre ; cela suffirait pour le moment. Il s'assit à une table près de la fenêtre, d'où il pouvait observer aisément l'entrée du personnel de l'hôpital. Derrière lui se trouvait une espèce de cabine téléphonique en bois, avec une porte au vitrage translucide, comme on en voyait couramment au siècle dernier ; un dernier vestige, sans doute, d'une époque révolue, maintenant que les téléphones mobiles avaient envahi toutes les poches...

Il repensait à sa conversation de la veille avec Raymond ; comment tout cela était-il possible ? Il devait bien reconnaître que son esprit cartésien résistait plutôt mal à la façon dont les événements se déroulaient pour lui : il n'avait jamais cru qu'en ce qu'il voyait et s'expliquait, mais là, il était complètement dépassé. Il avait bien lu cet article un jour sur les « mondes parallèles », et bien que cela puisse exister en théorie, et malgré toutes les explications de Raymond, il ne se voyait pas trop participer à ce genre de passage de la théorie à la pratique. Quoi qu'il en soit, après réflexion, il se dit que c'était vraisemblablement la mixture avalée « chez Julien » qui lui donnait la conscience de tous les événements qu'il avait vécu, où que cela ait pu se situer dans le temps, et quel que soit l'ordre dans lequel cela s'était passé pour lui...

Perdu dans ses pensées, Alexandre fut soudain ramené à la réalité par un bruit de voix étouffé provenant de la cabine téléphonique. Elle devait être mal insonorisée, et comme il se trouvait adossé au panneau latéral, il pouvait comprendre les phrases sans trop d'efforts :

- « bien sûr, Aldo, bon sang, sinon j't'appellerais pas !... »

Celui-là s'énervait visiblement, et avait involontairement haussé le ton de sa voix.

- « oui, Aldo, je l'ai bien vue arriver... non, y a pas d'risque ; la rue sera déserte à c't'heure-là... »

Bizarre tout de même cette conversation « pas de risque » pour quoi?... L'attention d'Alexandre était captivée. Le copain d' "Aldo" continuait :

-« si nous ne fournissons pas cette poulette, c'est fini pour not' business... . Non, non, j'te dis : facile ! Surtout à six heures du mat'. J'ai tout vérifié. Elle vit seule, pas loin, et elle rentre à pied... »

Le sang d'Alexandre se glaça : bon dieu, c'était d'Aurélié qu'ils parlaient !!

-« tu t'ramènes avec la Transit avant six heures, et tu t'gares en haut d'la rue, j't'attendrai. Dès qu'on la voit sortir, on fait l'coup, et on s'tire. Il suffira d'la livrer dans l'heure qui suit. Super facile, que j'te dis... .. »

Ainsi, voilà donc ce qui allait se passer pour Aurélie. Il était temps de s'activer. Il chercha la monnaie dans sa poche pour payer son « repas » et la jeta sur la table. Mais quand il se retourna, la porte du café, juste à côté de la cabine téléphonique, s'était déjà refermée, et il n'avait même pas vu le type sortir ! Il prit son manteau au vol et courut dehors : personne ! Il faut dire que le coin de l'autre ruelle était à moins de dix mètres : il se précipita, mais la seule chose qu'il vit était une voiture foncée qui s'éloignait déjà à plus de cent mètres ; c'était une Opel, ou bien une Ford... Zut, c'était trop bête ! Tout cela s'était passé si vite, quel idiot il avait été ! Au lieu de rêvasser, il aurait pu rester un peu plus attentif : il n'avait même pas vu qui était entré dans le café, venant de l'autre côté de la rue, évidemment, tellement il était pris par son observation de la porte du personnel de l'hôpital...

Son premier réflexe fut de se précipiter vers la porte des urgences. Il devait absolument mettre Aurélie au courant pour ce qui l'attendait le lendemain matin. Il avait déjà la main sur la porte qu'il allait pousser, quand il se retint juste à temps : qu'allait-il faire aux urgences ? Raconter quoi ? Une histoire à dormir debout ? Comment expliquer qu'en fait, ce qui expliquait sa présence ici, c'est que LUI-MEME surveillait les mouvements du personnel, et que LUI-MEME épiait les allées et venues d'Aurélie... Il serait bon pour le cabanon, cette fois, ou pour l'asile ! Le sang bouillait dans sa tête et cognait à ses tempes. Il fit immédiatement demi-tour et retourna chercher sa voiture. Il devait intervenir lui-même, c'était la seule solution ! Comment, ça, c'était une autre affaire... Mais il allait bien trouver quelque chose.

Alexandre rentra chez lui. Il avait besoin de sommeil, il ne se sentait plus capable de raisonner. Il se mit au lit après avoir réglé la sonnerie de son réveil sur cinq heures trente. Mais bien qu'il se disait qu'une nuit blanche n'arrangerait rien, il ne parvint pas à trouver le sommeil avant deux heures du matin : il n'arrêtait pas de se dire qu'il n'était pas question de louper le « rendez-vous » des malfrats !...

11.

Cinq heures trente ! La sonnerie du réveil tira Alexandre d'un sommeil lourd et profond, dans lequel il n'avait pas plongé depuis bien longtemps. La période précédente de la nuit avait été source d'un sommeil agité, dans lequel les rêves étranges s'étaient succédés, mélangeant

toutes les scènes vécues au cours des jours écoulés en une angoissante valse de souvenirs vagues et oppressants. Alexandre se demanda d'abord si tout ce qu'il avait vécu était issu de ses rêves, il n'était plus très sûr... Le calendrier mural acheva de le réveiller : on était bien en 2006, et ce matin du 26 octobre était affreusement réel !

Il se leva et se prépara en vitesse. Par la fenêtre de sa chambre, il vit que, non seulement le temps de cette fin d'octobre était froid et humide, mais qu'il faisait toujours noir, évidemment, ce qui ajoutait à l'atmosphère lugubre qui avait envahi son cerveau. Il descendit les escaliers quatre à quatre, et s'installa au volant de son Escort. Il avait largement le temps de parcourir les cinq kilomètres qui le séparaient de l'hôpital ; et Aurélie ne « pointerait » pas avant six heures... Un tour de clef, et... le moteur ne démarra pas ! « Bon dieu, » pensa Alexandre, « c'est bien le jour ! » Plus il insistait, et plus le moteur risquait de se noyer... Il jeta un œil sur l'horloge du tableau de bord : cinq heures quarante. Plus que vingt minutes avant qu'Aurélie ne sorte de l'hôpital ! Comment faire pour la prévenir ?

La rue était en légère pente, mais ce n'était pas chose aisée que de pousser la voiture et de démarrer en même temps... Pourtant, il fallait y arriver ! Il ouvrit la fenêtre côté conducteur, se tint à côté de la voiture avec une main sur le volant, en s'arc-boutant sur la portière pour faire avancer l'auto. Celle-ci se débloqua péniblement ; Alexandre glissa sur les pavés humides et s'étala de tout son long. Bon sang, il fallait à tout prix qu'il garde son calme ! Le trajet à faire en voiture n'était que de quelques minutes, mais pour cela, la voiture devait démarrer, sinon, tout était perdu ! Il se remit debout péniblement ; le pantalon était déchiré à hauteur du genou droit et il saignait. Son manteau était couvert de longues traces d'eau boueuse ; il n'avait vraiment plus l'air très « clean »... mais ce n'était vraiment pas son problème du moment ! Il se plaça à nouveau en position pour pousser la voiture, et il se mit à marcher, puis à courir à côté d'elle. Dès qu'elle eut pris suffisamment de vitesse, il sauta sur le siège du conducteur - non sans prendre en passant le bord de la toiture en pleine arcade sourcilière, et le sang dégouлина dans son œil droit - il enfonça la pédale d'embrayage, passa la seconde vitesse, et pria tous les diables de l'enfer de ne pas caler le moteur... Il lâcha doucement la pédale, et le miracle se produisit : après deux ou trois toussotements, sa vieille Escort démarra...

Alexandre regarda l'horloge du tableau de bord : cinq heures cinquante-trois ! Cette fois, le temps devenait court ! Il parcourut rapidement l'avenue des Termes, passa devant la rue du Bourg qui était

piétonne ; il devait tourner à droite dans la rue suivante pour rouler en direction de l'hôpital. Il avait beaucoup de chance qu'à cette heure, aucune voiture n'encombrait le parcours. Il passa rue Carnot devant l'hôpital à cinq heures cinquante-sept. La ruelle des urgences étant à sens unique, il lui fallait faire le tour du pâté de maison : il se rendit compte qu'il arrivait, en sens inverse, dans la ruelle qu'avait empruntée la voiture foncée de la veille, qu'il n'avait pas pu identifier. Il déboula les cent cinquante mètres, et freina juste à hauteur du carrefour, à dix mètres à peine du café dans lequel il s'était restauré. Il se trouvait donc à présent face au mur de l'hôpital, de l'autre côté de la rue, à vingt mètres de la porte réservée au personnel, qu'il voyait sur sa gauche. Heureusement, son moteur tournait toujours. Il regarda vers la droite, et vit, à une trentaine de mètres, une camionnette Ford Transit blanche qui stationnait, un homme au volant. Sans doute le second malfrat se trouvait-il à l'intérieur du fourgon, près à foncer sur Aurélie une fois arrivé à sa hauteur. La camionnette n'avait pas de plaque d'immatriculation.

Tout se passa alors très vite. Il vit sur sa gauche la porte du personnel s'ouvrir et reconnut Aurélie. Elle prit le trottoir vers sa droite, tournant le dos à Alexandre et à la camionnette des malfrats, s'éloignant le long du mur de l'hôpital vers le bas de la rue. Tournant alors la tête à droite, Alexandre vit que la Ford Transit avait déjà démarré et roulait tous feux éteints. Elle allait passer devant lui dans quelques secondes. Il voulu klaxonner pour alerter Aurélie, mais il se souvint alors que ce maudit klaxon était en panne depuis des mois, et qu'il n'avait jamais pris la peine de le réparer... Pour la première fois de sa vie, un violent juron s'échappa de sa bouche.

Alexandre prit alors la seule décision qui lui restait. Au moment où l'avant de la camionnette allait s'engager devant lui, il enclencha la première vitesse, poussa l'accélérateur à fond, et fonça droit sur la Transit, dans laquelle il fonça violemment à hauteur de la portière conducteur. Juste avant le choc, il tourna par réflexe la tête à gauche pour ne pas regarder l'obstacle de face, et aperçut Aurélie qui, alertée par le bruit d'emballement de son moteur et le crissement de ses pneus sur la chaussée, tournait la tête vers lui à dix mètres de là. Puis, sa tête heurta le pare-brise, et ce fut le néant...

Partie III

1.

Alexandre ouvrit les yeux. Il était assis sur le trottoir, assis contre le mur de l'hôpital, en face du café au téléphone. Sa jambe le faisait souffrir : il vit son pantalon déchiré et son genou droit qui saignait. Il essuya son visage du revers de la main, et vit qu'elle était couverte de sang. Mais il avait beau regarder à gauche et à droite, nulle trace, ni de la camionnette, ni de sa voiture. Juste des gens qui passaient sur le trottoir en le regardant l'air dégoûté. Il se dit que, avec ses vêtements déchirés, couverts de boue, maculés de sang, il ne devait pas vraiment donner l'impression d'être quelqu'un de fréquentable. Il devait ressembler à un SDF, au minimum. Heureusement qu'il ne sentait pas l'alcool, cela aurait été un comble. Mais où était donc passée sa voiture? Que les malfrats se soient échappés avec leur camionnette, passe encore; mais qu'on ait emmené sa voiture en le laissant sur le trottoir, cela semblait tout de même peu réaliste. Encore qu'il doutait suffisamment de la logique de la société pour se dire qu'il était après tout possible qu'on l'ait laissé à l'abandon en tant que poivrot notoire...

- « Et alors, mon bonhomme, on pollue les trottoirs ? » La société allait lui montrer qu'elle ne l'abandonnait pas, à sa manière... Une camionnette de police s'était arrêtée juste en face de lui, et l'agent qui s'adressait à lui semblait vraiment vouloir mettre de l'ordre sur « son » trottoir !

- « Monsieur l'agent, vous voyez bien que je ne suis pas en état de me déplacer... » tenta Alexandre.

- « Ca, je vois, effectivement. Il semble que vous soyez un adepte de la bagarre, si je dois en croire votre aspect... » dit l'agent « Donnez-moi donc vos papiers, on va examiner tout ça. »

Evidemment, le portefeuille d'Alexandre brillait par son absence.

- « Bon, on va donc voir ça au poste ; vous serez plus à l'aise pour nous raconter comment vous vous êtes mis dans cet état. »

Et les deux policiers l'aidèrent à se relever, non sans respecter une certaine « distance de sécurité » pour la propreté de leur uniforme, une légère grimace de dégoût sur leurs lèvres.

Une fois arrivé au poste de police du quartier, Alexandre ne cessait de se demander comment il allait bien pouvoir expliquer qu'il avait foncé dans une camionnette de malfrats avec sa voiture, alors que les deux véhicules ayant disparus... On allait probablement, malgré l'absence de toute odeur d'alcool, le forcer à subir une prise de sang pour tester son taux d'alcoolémie. On l'avait assis sur une chaise, devant le bureau du brigadier.

- « Nous allons enregistrer votre déposition. » dit celui-ci. « Après tout, vous n'êtes responsable que de désordre sur la voie publique. Après cela, vous pourrez partir et nous vous convoquerons ultérieurement s'il y a lieu. »

L'agent se trouvait devant son ordinateur et commençait à taper la mise en forme de la déposition en lisant à haute voix :

Commissariat du quartier Ouest, le samedi 18 octobre 2008,

Nous, brigadier Labide, recevons la déposition du dénommé... ..

- « Pouvez-vous me donner votre identité complète ? » dit-il en s'adressant à Alexandre.

Celui-ci le regardait fixement, bouche ouverte, le visage blême : c'était vraiment à croire qu'il était sur le point de trépasser.

- « Delpour, viens m'aider, je pense que notre bonhomme n'est vraiment pas bien » dit-il en s'adressant à son collègue.

Alexandre se ressaisit :

- « Vous avez dit quelle date ? » dit-il au brigadier

- « Tu vois, Delpour, on a un problème. Il ne sait même plus quel jour on est ! Peut-être est-il drogué ? Il est blanc comme un mort... On aurait peut-être dû le rentrer à l'hôpital au lieu de l'amener ici. »

- « Non, non, ça ira. » intervint Alexandre « Je voulais simplement être sûr de la date. »

- « Et bien, je confirme : samedi 18 octobre » dit le brigadier.

Alexandre n'osa pas demander confirmation de l'année, évidemment. En cherchant des yeux, il trouva le calendrier mural du commissariat qui affichait un énorme « 2008 » en rouge, comme pour le narguer... Il était donc revenu au point de départ. Mais avec trois jours de décalage. Il avait donc été absent trois jours en 2008, et avait passé ces « vacances »

en 2006... Autant il était rassuré d'être revenu dans « son » monde, autant il était effrayé par ces sauts dans le temps !

- « Ecoutez, monsieur l'agent, » commença-t-il « J'ai un terrible mal de tête ainsi qu'un énorme trou de mémoire. Je ne peux pas vous fournir mes papiers d'identité, mais j'habite à cinq kilomètres d'ici, et si vous avez un peu de temps, vous pourriez m'accompagner à mon domicile où je vous les remettrai. »

- « C'est assez inhabituel, ça ! » répondit l'agent. « Ce n'est pas du tout ce que le règlement prévoit ! »

« Allons bon, » pensa Alexandre, « il n'a pas envie d'être dérangé de sa routine ». Alexandre se souvint que Marjorie assurait une permanence au bureau d'architecture le samedi matin :

- « Vous pouvez peut-être téléphoner à mon lieu de travail, ainsi ils pourront vous confirmer qui je suis ? »

- « On va faire ça. » dit le brigadier. Il saisit le téléphone, fit le numéro qu'Alexandre lui énonça. Il tomba sur Marjorie qui tomba des nues :

- « Que s'est-il passé monsieur l'agent ? Monsieur Beaulieu a disparu depuis le début de la semaine. »

- « Ce que vous dites ne m'étonne pas vraiment, étant donné l'état dans lequel nous l'avons trouvé. Pouvez-vous vous déplacer, mademoiselle ? » répondit l'agent.

- « J'arrive immédiatement » dit Marjorie.

Un quart d'heure plus tard, Marjorie franchissait la porte du commissariat. Elle regarda Alexandre d'un air horrifié :

- « Qu'est-ce qui vous est donc arrivé ? Tout le monde vous croyait mort, ou presque » dit-elle sans réfléchir. Alexandre se demanda à quel moment on devenait « presque mort »...

- « C'est une longue histoire » dit-il « et je pense que je vais avoir quelques difficultés à répondre correctement à cela. Quoi qu'il en soit, le plus urgent serait que vous confirmiez mon identité auprès de monsieur le brigadier. Après cela, si cela ne vous ennuie pas, j'aimerais que vous me rameniez chez moi. Je m'en excuserai auprès de Monsieur Leuriet pour le temps que cela prendra, évidemment. »

- « Je pense qu'il sera vraiment trop content d'avoir de vos nouvelles pour vous en tenir rigueur. » dit Marjorie. « Nous avons eu quelques problèmes avec les rendez-vous que vous n'avez pas pu honorer cette semaine » ajouta-t-elle.

On était donc vraiment bien revenu dans le « présent », se dit Alexandre. C'était un vrai soulagement. Son grand regret était d'avoir vécu tout cet épisode en 2006 sans même avoir pu parler à Aurélie.

Après que le brigadier ait noté son identité complète, ainsi que les circonstances dans lesquelles ils l'avaient « ramassé » sur le trottoir, Alexandre suivit Marjorie qui le raccompagna chez lui. La première chose qu'il remarqua en arrivant près de l'immeuble où il logeait, était que son « Escort » brillait par son absence. Elle était en panne depuis plus d'une semaine, et restait garée devant son domicile, dans l'attente du dépannage vers la casse. En panne, donc impossible à voler... De plus, qui aurait voulu d'une Ford Escort vieille de douze ans...

Il remercia Marjorie, lui assurant qu'il serait à pied d'œuvre lundi matin sans faute, en forme pour rattraper le retard accumulé. Il valait mieux que Monsieur Leuriet ne le voie pas aujourd'hui dans cet état... Il gravit les marches menant à son appartement. Il fut heureux d'en trouver les clefs dans sa poche. Une fois chez lui, il remarqua immédiatement qu'il n'y avait aucune trace d'Isabelle. Comme si elle n'avait jamais partagé sa vie, en dehors de cette fameuse rencontre où elle l'avait ébloui dans ce dancing, cinq ans auparavant... Heureux comme il ne l'avait jamais été d'être enfin dans la quiétude de son intérieur, il se fit couler un bain fumant, et s'y plongea avec délices. Il lui sembla que toute cette aventure s'évaporait à mesure qu'il s'enfonçait dans l'eau chaude. « Bienvenue à la maison », dit-il à son image dans le miroir... Il se laissa presque endormir par la douce chaleur de l'eau savonneuse, allant même jusqu'à savourer les picotements du savon sur ses plaies. "Au moins, je sens que je suis encore en vie" pensa-t-il avec une joie intense. Après ce bain régénérant, il soigna ses blessures, et se laissa glisser dans les draps frais de son lit, où il sombra immédiatement, cette fois, dans un sommeil sans l'ombre d'un trouble.

Il dormit sans se réveiller, toute la journée et la nuit qui suivit.

2.

Alexandre se réveilla en pleine forme : on était dimanche matin. Il passa la journée à flâner dans la ville, et bien que les nuages couvraient toujours le ciel aussi bas, il se sentait le cœur léger. Après tout, tout se terminait presque bien dans cette histoire. Il était revenu dans sa vie

habituelle, il allait retrouver son travail au Cabinet Jean Leuriet. Il semblait que l'épisode "Isabelle" lui soit désormais épargné, et tant mieux, car même s'il avait connu de bons moments avec elle, la façon dont leur couple avait évolué était véritablement un désastre, et il se sentait soulagé d'être ainsi libéré de cette histoire. Il irait chercher dès lundi soir sa voiture chez « Auto A9 ». Tout s'annonçait donc pour le mieux dans la vision de l'avenir qui s'ouvrait devant lui.

Un goût d'amertume restait néanmoins dans la bouche d'Alexandre. Il ne saurait jamais ce qui était arrivé lors de sa partie d'auto-tamponneuse avec les agresseurs d'Isabelle. Il avait reçu un choc qui l'avait fait basculer en 2008, par on ne sait quel miracle. Mais qu'était-il advenu d'Aurélie ? Il supposa qu'elle avait été sauvée, puisque les gre-dins étaient privés de véhicule... Cette pensée le reconforta. Il eut l'idée de chercher sur Internet si un détail ne lui avait pas échappé dans le récit qu'il avait trouvé lorsqu'il y avait cherché des traces d'Aurélie. Il entra dans un cybercafé ouvert de la rue du bourg, et s'installa devant un clavier. Il ouvrit Google et tapa la même recherche que précédemment: « Aurélie Demercier ». Quelle ne fut pas sa surprise de voir que Google lui affichait comme pour le narguer : « *Les termes de recherche spécifiés - Aurelie Demercier - ne correspondent à aucun document* ». Comment cela était-il donc possible ? Il n'avait pas rêvé : il avait bien lu cet article, qui mentionnait la disparition d'Aurélie, et qui était à l'origine même de son intervention « coup de poing » contre la camionnette des malfrats ! Puis il réfléchit : si la disparition d'Aurélie n'était plus relatée sur le net, c'était peut-être parce qu'elle n'avait pas eu lieu...

Son cœur s'emballa. Aurait-il rêvé toute cette histoire ? Aurélie avait-elle réellement existé ? Si plus aucune trace n'existait de l'existence d'Aurélie, peut-être son esprit avait-il inventé toute cette aventure ? Bien sûr, cela simplifierait toutes les inconnues de cette histoire, en les balayant sous l'appellation de « divagation onirique »; mais il ne pouvait pas croire cela : non, il n'avait pas disparu de la circulation pendant trois jours, en restant dans le même quartier, sans que quelqu'un s'en rende compte. De plus, des signes étaient irréfutables, et ne s'expliquaient pas autrement que par la véritable existence des événements qu'il prétendait avoir vécu : la disparition soudaine d'Isabelle de sa vie, l'escamotage de sa voiture, tout cela constituait des changements dans son univers qui n'auraient pas été possibles s'il n'avait fait que rêver !

Mais une autre possibilité lui vint à l'esprit : peut-être avait-il vraiment sauvé Aurélie ! Alors, il n'y aurait eu aucun fait divers qui justifiait de parler d'elle dans la « net-revue » de la clinique Saint-Pierre.

Fiévreusement, il entra une autre recherche dans Google : « net-revue Saint-Pierre ». Bingo ! Il tomba sur le site recherché ! Tous les articles traitant de l'actualité interne de Saint-Pierre étaient classés par date. Ce n'était pas très fourni (c'était probablement une activité secondaire d'un membre de l'hôpital, un « hobby » créé pour servir davantage de divertissement au personnel que par souci d'entretenir un magazine « officiel » de potins sur la clinique). Il chercha dans les parutions de novembre 2006: il trouva trois articles. Le premier ne tarissait pas d'éloge sur la gestion de l'hôpital qui avait permis d'accroître les bénéfices de plus de dix-sept pour cent par rapport à la même période de l'année précédente (voilà qui avait dû plaire au Conseil d'administration...). Un second article annonçait une reconstruction complète de la cafétéria de l'hôpital, avec adjonction de commerces privés, dans le but d'un meilleur accueil aux familles des patients. Un troisième article relatait l'ensemble des faits qui avaient conduit aux revendications du personnel soignant sur le besoin de réorganisation générale des services, en suite, notamment, du fait que le nombre de membres du personnel n'avait pas suivi l'expansion du nombre de patients soignés, la rumeur de la qualité des services médicaux dispensés s'étant étendue dans un rayon grandissant autour de la clinique. Mais aucun article ne parlait d'Aurélie. Alexandre étendit ses investigations au mois de décembre. Un article retint son attention, car il y avait vu le mot "urgences" en le parcourant en diagonale. Il datait de la mi-décembre 2006. Il décida de l'étudier plus attentivement.

On pouvait y lire ceci : *« Une étrange et bien triste affaire atteint le service des urgences de l'hôpital : le Docteur Vanhove, éminent médecin, dirigeant le service depuis plus de dix ans, et dont on était sans nouvelles depuis deux semaines, a été retrouvé hier dans son pavillon de chasse. Ce sont des enfants qui jouaient près du pavillon, d'ordinaire vide d'occupants, sauf certains week-ends où les chasseurs se réunissaient sur les terres de la famille Vanhove pour s'adonner à leur sport favori. Ces enfants entendirent des bruits étranges et, lorsqu'ils frappèrent à la porte, non seulement ils ne reçurent aucune réponse, mais prirent peur en entendant les bruits étranges s'amplifier. « On aurait dit un mélange de gémissements et de grognements » dirent-ils à la police. Lorsque les services de l'ordre arrivèrent sur place, ils furent obligés d'enfoncer la porte. Ils trouvèrent le docteur seul et recroquevillé dans un coin du pavillon, et répétant sans cesse d'une voix rogue des phrases comme « je t'aurai un jour », « tu ne peux pas m'échapper », « je te veux », tout cela entrecoupé de grognements sourds ou de cris plaintifs faisant penser aux hurlements des loups à la pleine lune. Le docteur ne réagissait pas aux paroles des policiers : il ne*

semblait, ni les voir, ni les entendre, et, le regard fixe, il poursuivait son étrange monologue. Alerté, le service de psychiatrie de l'hôpital envoya immédiatement une ambulance qui emmena sur-le-champ le docteur Vanhove dans l'aile appropriée de la clinique, où il est suivi par le docteur Frinay, le meilleur psychiatre de l'établissement. Aucun contact n'est permis actuellement avec le docteur Vanhove ; le docteur Frinay réserve son diagnostic, ayant seulement laissé entendre que son confrère aurait subitement basculé dans un état psychotique qui devait être latent depuis des années, à la suite d'un évènement déclencheur dont il ignorait tout, mais dont la connaissance était primordiale pour tenter une thérapie en vue de ramener le docteur Vanhove dans le monde réel. Interrogé sur les chances de succès de ses soins, le docteur Frinay n'a pas voulu se prononcer sur une échéance, assurant que ces maladies de l'âme se soignent difficilement, que les progrès peuvent être très lents, ou même que la maladie peut être irréversible. Nous assurons tous les membres du service du docteur Vanhove de toute notre sympathie à la suite du choc qu'ils ont dû subir en apprenant cette nouvelle à propos d'un patron aimé et apprécié de tout son personnel. »

Pas un mot au sujet d'Aurélié dans ce texte. Aucun autre article non plus au sujet d'un accident entre une camionnette et une Ford Escort à côté de l'hôpital, mais il est vrai que si les revues devaient commencer à mentionner tous les accidents de la circulation, les publications tripleraient de volume, et cela n'intéresserait pas énormément de monde...

Il sentit monter en lui le sentiment d'une immense insatisfaction. Il ne serait donc jamais au courant de ce qui s'était réellement passé ? Il devrait se contenter de sa vie, telle qu'elle se présentait actuellement à lui, sans rien savoir de plus ? Comment faire pour en savoir plus, et surtout, dans quelle direction chercher ? Il décida de contacter Raymond, si toutefois celui-ci vivait toujours dans la région, depuis leur dernière et mémorable entrevue du mois d'octobre 2006. Par chance, Raymond décrocha son téléphone lorsqu'Alexandre composa le numéro resté dans son agenda : il habitait toujours Marcheveau. Depuis leur discussion, deux ans auparavant pour Raymond, (*et trois jours plus tôt pour Alexandre*), Raymond occupait un poste d'assistant à l'université, dans laquelle il avait brillamment terminé ses études en juin 2007. Il fut convenu qu'Alexandre se rendrait au domicile de Raymond, à Marcheveau, dès le lendemain soir pour passer la soirée ensemble et se raconter les derniers rebondissements de leurs vies trépidantes...

3.

Le lundi matin, Alexandre se rendit donc au Cabinet Leuriet. Jean Leuriet lui fit un accueil plus chaleureux qu'Alexandre ne s'y attendait, et le reçut dans son bureau :

- « Je suis très heureux de ton retour parmi nous, Alexandre. Nous avons été très inquiets : nous laisser sans nouvelles pendant tout ce temps ne te ressemble pas ; je ne savais vraiment que penser. Marjorie m'a prévenu dès samedi de ton retour, et je pense que tu vas pouvoir m'expliquer ce qui s'est passé ? »

- « C'est assez compliqué, monsieur Leuriet. Je veux vous assurer tout d'abord que je n'ai nullement abandonné volontairement le Cabinet, et que ce n'est pas du tout dépendant de ma volonté si je n'ai pas pu être présent, ni assurer mes rendez-vous sans pouvoir prévenir quiconque. »

Alexandre pensa dès cet instant qu'il était préférable de taire les causes réelles de son absence. Qui donc, dans le Cabinet, le croirait sain d'esprit avec ce qu'il aurait pu raconter ? Même si son patron était une personne intelligente et ouverte, il n'était pas du tout certain qu'il ne s'inquiéterait pas au sujet de la santé mentale d'Alexandre, et celui-ci ne tenait absolument pas à ce qu'on doute de ses facultés, encore moins de ses capacités professionnelles, les unes et les autres étant forcément étroitement liées... Il commença donc par la vérité, et joua en quelque sorte l'amnésie pour la partie qui aurait pu paraître suspecte :

- « J'ai eu un malaise mardi soir et je me suis écroulé sans connaissance dans l'avenue des Termes. » dit-il « Je suis resté absent du monde présent jusqu'à samedi matin, où les policiers m'ont retrouvé dans un triste état, adossé au mur de la clinique. Personne n'a encore pu fournir la moindre explication qui vienne combler ce vide de trois jours dans ma vie en ce mois d'octobre 2008. » Ce n'était pas un mensonge ; simplement une description de ce qui lui était arrivé, vu de l'extérieur. Il était vrai que personne n'aurait pu témoigner de l'avoir aperçu entre le mercredi 15 et le samedi 18 octobre...

- « Dois-je m'inquiéter au sujet de ta santé ? » demanda Jean Leuriet. « Penses-tu présenter les examens médicaux nécessaires pour voir si tout va bien à ce sujet ? »

- « Je vais dès que possible demander un check-up complet. » assura Alexandre. « Non seulement pour me rassurer moi-même, mais aussi parce que j'imagine très bien les inquiétudes que vous êtes en droit d'avoir au sujet de ma participation dans l'avenir du travail au Cabinet ».

- « Voilà en effet qui me rassure. » répliqua l'architecte. Il était visiblement satisfait de voir l'expression de la conscience professionnelle d'Alexandre dans ses déclarations.

Alexandre passa bien évidemment sa journée à rattraper le temps perdu lors de son absence du bureau. Il s'empressa de prendre des rendez-vous pour cette semaine même, en remplacement de ceux qu'il avait manqué, en présentant ses excuses aux clients concernés. Marjorie était parfaite dans son rôle de secrétaire ; elle avait tout prévu, pour rendre les prises de contact plus efficaces dès le retour d'Alexandre, dont elle déclara n'avoir jamais douté... Elle s'était certes un peu avancée, annonçant aux clients qu'il s'agissait d'un imprévu, et qu'ils veuillent bien accorder à Alexandre quelques jours de patience, mais cela avait marché, et tout se remettait agréablement en place pour lui. En fin de journée, Alexandre se rendit chez « Auto A9 » pour prendre possession de son nouveau « bolide », et ce fut une bonne occasion pour lui de le tester sur le chemin de Marcheveau, où il allait passer la soirée en compagnie de Raymond.

Il lui fallut un peu moins d'une demi-heure pour se rendre chez Raymond. Le quartier dans lequel il habitait était situé à l'extérieur de la ville. Il louait une petite, mais confortable maison à deux niveaux, avec un toit de tuiles rouges, dans un quartier tranquille, où les maisons avaient toutes un caractère semblable, et dont les rues étaient bordées de platanes. Ce devait être très agréable d'y vivre l'été, mais à présent, les feuilles mortes jonchaient les rues, et il fallait être prudent pour ne pas être surpris par un dérapage dans un virage serré négocié trop rapidement.

Il arriva à l'adresse de son copain et sonna à sa porte. Celle-ci s'ouvrit et quelle ne fut pas la surprise d'Alexandre de se retrouver nez à nez avec... Isabelle!

- « Ca alors, Isabelle, que fais-tu donc ici ? » demanda-t-il, en proie à la surprise la plus totale.

- « Mais je vis ici... » lui répondit-elle.

Alexandre était blanc comme s'il avait vu un fantôme. Isabelle avait l'air radieux, pas du tout gênée de le voir, et tout à fait naturelle et décontractée. Raymond apparut derrière elle, lui posa la main sur l'épaule affectueusement en souriant à Alexandre.

- « Bienvenue, vieux frère, » lança-t-il gaiement.

« Vraiment pas gêné, le Raymond », pensa Alexandre « Non seulement c'est l'amant de ma copine, mais en plus, il n'en a vraiment aucun

remord ! Pas pour rien que je ne saisisais pas les raisons de l'irritabilité d'Isabelle ces dernières semaines ! »

- « Je comprends que tu sois fier de toi. » lança Alexandre d'un ton amer. « Quand à toi, » dit-il en s'adressant à Isabelle, « je ne te savais aussi habile à jouer le double jeu ! »

- « Mais de quoi parles-tu ? » s'exclama Isabelle « Si c'est là tout l'accueil que tu réserves à une fille pour qui tu aurais remué le monde il y a cinq ans, ce n'est vraiment pas génial ! »

- « Parce qu'en plus, tu n'as rien dit à Raymond ? C'était un double jeu complet, alors ? » répondit Alexandre.

C'était au tour du visage de Raymond d'afficher la plus grande surprise. « Mais Alexandre, de quoi parles-tu, à la fin ? »

- « Je dis qu'Isabelle n'est pas du tout la fille limpide que je pensais, et que je te souhaite bien du plaisir avec cette... » Isabelle l'interrompt :

- « Franchement, Alexandre, tu ne sembles pas aller bien du tout ! Quand, à la suite de ton coup de fil annonçant ta visite, Raymond m'a raconté votre rencontre d'il y a deux ans, je doutais déjà de ta solidité mentale, mais il semblait tellement sûr de ton intelligence que je t'ai laissé le bénéfice du doute. Mais là, franchement, tu dépasses les bornes ! »

- « Tu aurais tout de même pu m'en parler, » continua Alexandre, « je pensais que notre relation était tout de même basée sur la confiance mutuelle. Avec tous les beaux serments que tu me faisais ! »

- « Mais de quoi parles-tu ? Quels serments ? Je ne t'ai jamais rien promis, voyons. Ce n'est pas quelques danses qui engagent pour l'avenir tout de même ! »

- « Quelques danses ? Là, tu y vas un peu fort ! Tu ne te souviens même pas des promesses que tu me faisais devant le Palais des Doges, à Venise ? « *Entre nous, rien ne doit être secret, c'est la clef de notre bonheur* ». Tu parles d'une réussite ! »

Cette fois, Raymond et Isabelle se lançaient des regards dans lesquels d'énormes points d'interrogations se lisaient.

- « Alexandre, tu as vraiment un gros problème. » dit Raymond. « On va essayer de se comprendre. Rentre donc et assieds-toi, on va discuter de tout cela. »

- « Je crois en effet qu'Isabelle va pouvoir nous en apprendre beaucoup sur son comportement... » répondit amèrement Alexandre en entrant dans le salon.

La pièce était meublée simplement, mais avec goût. Les murs étaient peints en vert pâle et tout un pan de mur était couvert d'étagères et

servait de bibliothèque, constituée pour la plupart d'ouvrages scientifiques. Quelques photos encadrées constituaient l'essentiel de la décoration. Un salon en cuir clair était disposé autour d'une table basse en chêne. Alexandre s'assit dans un des fauteuils et ne bougeait plus, son visage était blême : il avait les yeux fixés sur une photo accrochée au mur à sa droite. Sur cette photo, Raymond et Isabelle posaient, bras dessus, bras dessous, sur le Ponte Rialto à Venise...

- « Quand donc a été prise cette photo ? » demanda-t-il dès qu'il pu articuler un mot.

- « C'était à Pâques de cette année, » répondit Raymond, « Isabelle avait toujours rêvé de visiter Venise, et c'était vraiment un merveilleux week-end. »

- « A Pâques, ce n'est pas possible ! Nous étions... » commença Alexandre.

Soudain, il comprit. Il n'était PAS allé à Barcelone l'année précédente, et n'avait donc pas rencontré Isabelle près de l'église de Gaudi. Il ne lui avait donc pas fait cette cour effrénée qui l'avait amenée à partager sa vie. Cela, c'était dans l'autre vie, qu'il avait quittée depuis son retour en 2006... Il inspira profondément trois ou quatre fois pour retrouver son calme, et s'adressa à Raymond :

- « Je pense qu'il va nous falloir à tous les trois plus que de la simple compréhension. Raymond, tu te souviens de mon récit lorsque nous nous sommes rencontrés en 2006. Tu as admis à ce moment-là que cette histoire pouvait être réelle, bien qu'elle demande pour exister que les théories des univers parallèles et des mondes divergents soit admise comme exacte. J'apporte aujourd'hui une preuve vécue que tout cela existe. Il y a exactement quatre jours, dans « mon » univers, que nous avons eu la discussion qui, dans ton souvenir, date d'il y a deux ans. Je t'ai expliqué ce que j'avais vécu, et comment je suis revenu en 2006, et je pense que, si tu ne m'as pas cru, tu m'as au moins laissé le bénéfice du doute. Je sais maintenant que tout a existé comme je te l'ai raconté. Bien sûr, vous aurez probablement toujours un doute sur ma crédibilité, au moins concernant mon histoire, et je ne peux pas vous en vouloir. Mais il me reste une chose à éclaircir, et peut-être à vous raconter, quelle que soit votre réaction ensuite... »

- « Vas-y, nous t'écoutons. » dit Raymond en prenant la main d'Isabelle dans la sienne.

- « Excusez-moi si je suis indiscret, mais puis-je savoir quand et dans quelle circonstance vous vous êtes connus, toi et Isabelle, en

dehors du dancing où nous étions tous les trois, il y a cinq ans, bien sûr. »

- « Ce n'est pas un secret, Alexandre, » commença Raymond, « en fait, il n'y a pas qu'à toi qu'Isabelle avait plu. Lorsque j'ai vu qu'elle s'enfuyait de la soirée, j'ai compris que quelque chose ne collait pas vraiment entre elle et toi. Bien sûr, tu étais littéralement fou d'elle ; tu en es tombé amoureux en si peu de temps ! Lorsque nous nous sommes rencontrés il y a deux ans, j'ai compris que tu n'avais pas encore revu Isabelle. J'ai donc retrouvé son frère, Adrien, dont tu te souviens sans doute qu'il était au collège avec nous, mais avec un an de retard, étant donné qu'il était plus jeune que nous. Je me suis donc rendu au collège pour avoir son adresse. J'étais vraiment très motivé : le fait que tu n'aies pas revu Isabelle me laissait peut-être une chance... Il a accepté sans l'ombre d'une hésitation de me donner le numéro de téléphone de sa sœur, car celle-ci lui avait déjà parlé de moi à l'époque de notre sortie « dancing », et elle lui avait expliqué ce qui s'était passé cette soirée-là, de son point de vue à elle. »

Raymond se leva pour remplir leurs verres, puis il continua :

- « J'ai donc téléphoné à Isabelle. Evidemment, elle a eu l'air totalement surprise de m'entendre après tout ce temps, mais elle accepta avec plaisir, sembla-t-il, qu'on aille prendre un verre tous les deux. Je lui ai fait une cour insensée. N'est-ce pas, ma chérie ? » dit-il en l'embrassant. « Et Isabelle a répondu à mes avances. Elle m'a dit qu'en fait, c'était plutôt par moi qu'elle était attirée, mais comme tu avais l'air de vouloir monopoliser toutes les danses, elle a senti que tu ne me laisserais aucune chance de l'approcher. Pas ce soir-là en tout cas. Tu m'excuseras, mais lorsque nous nous sommes revus, toi et moi, il y a deux ans, tu parlais d'une relation avec Isabelle qui devait débiter *un an plus tard* ; j'ai pensé que je pouvais tenter ma chance sans pour autant nuire à tes rêves du futur... si je puis ainsi les appeler. Nous nous sommes vus de plus en plus souvent, et ensuite, nous avons décidé de partager notre vie. » Disant cela, il posa un baiser affectueux sur le front d'Isabelle. Il continua :

- « Bien sûr, nous avons eu quelques orages, comme tous les couples. Nous avons même vécu une grosse crise de couple, et nous avons rompu. C'était l'an dernier. »

- « Laisse-moi deviner : ne serait-ce pas en août 2007 ? » dit Alexandre.

- « Tout à fait exact ! » s'exclama Raymond « Comment donc peux-tu le savoir ? »

- « Continue, si tu veux bien, je m'expliquerai après. »

- « Comme tu veux. Donc, en août 2007, nous avons eu notre plus grosse dispute et nous nous sommes quittés. Isabelle est retournée vivre chez Elise, la copine avec laquelle elle partageait un appartement quand nous l'avons rencontrée. Elle m'a avoué par la suite qu'elle a tout fait pour essayer de m'oublier. Elle est même partie pour une semaine à Barcelone avec Elise et une copine, bien décidée à laisser la vie de Marche-leau, et surtout moi, le plus loin possible de sa mémoire. Mais, quand elle est revenue, je les attendais toutes les trois sur le quai de la gare, et nous sommes tombés en pleurs dans les bras l'un de l'autre. Nous ne nous sommes plus quittés depuis lors. »

- « Bien. Je vais maintenant vous raconter l'histoire que j'ai vécu, depuis août de l'an dernier, jusqu'à il y a quatre jours. Vous me croirez ou pas, comme vous voulez. Je pense que Raymond me croira peut-être ; Isabelle, je ne t'en voudrai pas si tu es sceptique. »

Et Alexandre leur raconta comment il avait séduit Isabelle à Barcelone, où elle lui avait avoué s'y trouver pour tenter d'oublier une rupture. Il raconta toute leur vie commune, jusqu'à leur dispute et leur rupture de la semaine dernière. Isabelle et Raymond le regardaient d'un air sombre et inquiet, comme s'il inventait une histoire, mais qu'ils ne voyaient pas trop bien dans quel but. Celui de nuire à leur amour ? La seule chose qu'Alexandre risquait, c'était de se rendre ridicule à leurs yeux. A un moment donné, en voyant le regard qu'ils posaient sur lui, il le comprit et décida d'arrêter les frais :

- « Excusez-moi, je pense que je vais arrêter là. » dit-il « Vous n'avez aucun élément pour croire ce que je vous raconte, et je dois bien avouer qu'à votre place, j'aurais la même réaction. Je vais donc vous laisser vivre votre vie sans complications. Je vous souhaite tout le bonheur du monde. »

Et, regardant Isabelle dans les yeux :

- « Je sais à présent, de toute façon, que nous n'étions pas fait l'un pour l'autre, toi et moi. »

Isabelle poussa un soupir de compassion : pauvre Alexandre ! Sa propre infortune auprès d'elle il y a cinq ans et le succès de son copain provoquait vraiment beaucoup de dégâts dans son monde émotionnel... Il en perdait un peu la tête, c'était triste à voir.

- « Tu passes quand tu veux. » lui dit Raymond en lui donnant une tape amicale sur l'épaule. « Si j'étais toi, je consulterais tout de même un médecin pour lui parler de toute cette affaire. Je pense que tu dois

être très fatigué, vieux frère. Surtout, ne reste pas sans nous donner de tes nouvelles ! »

Alexandre prit congé du couple et reprit la route de Mordange. Même son pote le mieux placé pour le comprendre, avec toute sa science, ne croyait pas à son histoire. Soudain, un grand poids s'abattit sur ses épaules; il ne s'était jamais senti aussi seul que ce soir...

4.

Le lendemain, Alexandre se sentait blasé de tout. Il décida que la meilleure chose à faire pour l'instant était de laisser passer un peu de temps sur tout ce qu'il avait vécu, et de réexaminer tout cela lorsqu'il aurait retrouvé suffisamment de paix intérieure pour voir les choses avec un minimum d'impartialité. Il se rendit donc à son travail, et passa sa semaine à honorer les rendez-vous qu'il avait manqué lors de sa « fugue extratemporelle » comme il se plaisait à l'appeler quand il y pensait. Sa vie professionnelle reprenait le dessus, et il était heureux de « retrouver ses marques » grâce à elle. Il allait lui falloir du temps pour que sa conscience assimile ce qui lui était arrivé. En fait, ce qui lui faisait le plus de mal, c'était qu'il devait assimiler cela tout seul, sans aucune aide extérieure. Il avait bien compris après la soirée chez Raymond que personne ne pourrait l'aider à comprendre ce qui s'était passé ; que personne ne pourrait jamais partager son histoire sans mettre en doute sa santé mentale. Il lui semblait que personne ne pourrait même jamais imaginer que ce qu'il avait vécu pouvait exister ! Il resterait donc seul à jamais avec cet épisode de sa vie...

Le samedi soir, il décida de retourner au « Petit Bonheur », comme pour exorciser les doutes qui l'habitaient encore. Il entra dans le café et s'assit pour écouter la musique au goût du jour. Le barman était le grand rouquin à la mâchoire carrée, qui le considéra d'un œil soupçonneux.

- « Bonsoir. » dit Alexandre « Pourrai-je avoir une bière, je vous prie ? »

- « Bien sûr, si vous avez votre portefeuille... » répondit le rouquin en lorgnant vers les poches d'Alexandre. Celui-ci extirpa le portefeuille de sa poche, et le brandit fièrement devant lui.

- « Pas de problème à craindre aujourd'hui » dit-il au barman avec un sourire.

- « Alors, c'est d'accord pour moi. Je vous l'apporte tout de suite »
répondit le patron sur un ton qui sentait la détente totale.

Toutes les pièces du puzzle reprenaient une place réconfortante dans sa vie. Il retrouva même la revue qui parlait des Beatles, qu'il avait parcourue une semaine plus tôt. Il était plongé dans sa lecture, quand une petite voix gaie fit tressaillir :

- « Bonsoir, j'ai bien reçu votre enveloppe avec l'argent que vous m'aviez emprunté, merci bien » dit-elle d'un ton rieur.

Aurélie était là, devant lui ! Telle qu'elle lui était apparue une semaine plus tôt ! Ses yeux pétillaient de malice :

- « Puisque vous m'avez écrit ne plus avoir d'excuse valable pour me revoir, je suis bien obligée de vous aborder... J'accepterais volontiers un verre en remerciement, cette fois... »

Et elle ajouta en riant franchement : « ... à condition que, à présent, vous ayez de quoi payer... »

Cette fois, Alexandre était aux anges. Son intervention près de l'hôpital *deux ans plus tôt* avait donc porté ses fruits.

- « Ce sera avec plaisir, » dit-il. Et en craignant d'en faire un peu trop : « ... et vous ne pouvez pas savoir à quel point... »

Aurélie le regarda d'un air étonné:

- « Et bien, et dire que je ne connais même pas votre nom !... »

Il répondit un sourire aux lèvres:

- « ... et si je vous racontais comment je vous connais depuis deux ans, vous auriez sûrement beaucoup de mal à me croire... »

- « Je suis impatiente d'entendre ça... » dit Aurélie gaiement en s'asseyant devant Alexandre.

Pour eux, la vie commençait aujourd'hui...

Du même auteur sur Feedbooks

VIE PARALLELE (2011)

Alexandre Beaulieu fuyait l'ambiance de la dispute avec Isabelle, sa compagne, lorsqu'il se retrouva dans une situation banale bien inconfortable : il devait régler sa note, mais sans son portefeuille... Une jeune fille, Aurélie, lui vint alors en aide ; mais quelle ne fut pas sa surprise quand il s'aperçut que celle-ci avait en réalité disparu en 2006, deux ans avant de lui porter secours !... Cette intervention inattendue est-elle un appel d'une « vie parallèle » ?... En tentant de retrouver Aurélie, Alexandre va être plongé, contre sa volonté, dans une suite d'évènements difficilement explicables qui vont s'enchaîner, mettant en danger sa propre santé mentale... Cette histoire d'amour fait appel à l'imaginaire pour combler certaines lacunes de la vie réelle. C'est le propre du rêve, qui embellit souvent les histoires vécues.

VIE PARALLELE (2011)

Alexandre Beaulieu fuyait l'ambiance de la dispute avec Isabelle, sa compagne, lorsqu'il se retrouva dans une situation banale bien inconfortable : il devait régler sa note, mais sans son portefeuille... Une jeune fille, Aurélie, lui vint alors en aide ; mais quelle ne fut pas sa surprise quand il s'aperçut que celle-ci avait en réalité disparu en 2006, deux ans avant de lui porter secours !... Cette intervention inattendue est-elle un appel d'une « vie parallèle » ?... En tentant de retrouver Aurélie, Alexandre va être plongé, contre sa volonté, dans une suite d'évènements difficilement explicables qui vont s'enchaîner, mettant en danger sa propre santé mentale... Cette histoire d'amour fait appel à l'imaginaire pour combler certaines lacunes de la vie réelle. C'est le propre du rêve, qui embellit souvent les histoires vécues.

VIE PARALLELE (2011)

Alexandre Beaulieu fuyait l'ambiance de la dispute avec Isabelle, sa compagne, lorsqu'il se retrouva dans une situation banale bien inconfortable : il devait régler sa note, mais sans son portefeuille... Une jeune fille, Aurélie, lui vint alors en aide ; mais quelle ne fut pas sa surprise quand il s'aperçut que celle-ci avait en réalité disparu en 2006, deux ans avant de lui porter secours !... Cette intervention inattendue est-elle un appel d'une « vie parallèle » ?...

En tentant de retrouver Aurélie, Alexandre va être plongé, contre sa volonté, dans une suite d'évènements difficilement explicables qui vont s'enchaîner, mettant en danger sa propre santé mentale... Cette histoire d'amour fait appel à l'imaginaire pour combler certaines lacunes de la vie réelle. C'est le propre du rêve, qui embellit souvent les histoires vécues.



www.feedbooks.com
Food for the mind